

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

LE GÉNÉRAL NIVELLE



Le général Nivelle, dont la haute valeur militaire avait été si magnifiquement affirmée par la tenace résistance de son armée de Verdun, a été nommé général en chef des armées du Nord et du Nord-Est. Simple colonel au début de la guerre, promu général en octobre 1914, divisionnaire en février 1915, puis, un peu plus tard, commandant le III^e corps d'armée, il s'y illustra sur la Meuse avant de remplacer le général Pétain sous Verdun. (Cliché Section photographique de l'Armée.)

Ayuntamiento de Madrid

LE PRIX GONCOURT

C'est demain que l'Académie Goncourt décerne son prix annuel.

La guerre n'empêche pas les milieux littéraires de prendre un vif intérêt à ce petit événement.

Il y a donc encore, en ce vingt-neuvième mois de convulsions, des milieux littéraires ? Mais oui ; c'est même justement parce que les hostilités durent depuis vingt-neuf mois que les milieux littéraires, après la débâcle du début, se sont peu à peu et tant bien que mal reconstitués.

Je parle de ceux que la jeunesse fréquente et anime. Un certain nombre de jeunes hommes de lettres, ayant fait leur devoir, ayant été grièvement blessés, ou réformés par suite de maladie, ont été rendus à la vie civile ou pourvus d'emplois à l'arrière. Que faire loin du front ? S'en souvenir. Se souvenir de la guerre c'est, pour un écrivain, la raconter. L'Académie Goncourt n'a eu que l'embarras du choix entre les Souvenirs, Impressions, Lettres, Carnets, Cahiers et Journaux de route, qui ont paru depuis deux ans. Sur cinquante candidats, quarante pour le moins sont des combattants qui entretiennent le public de ce qu'ils ont vu et vécu. Les dix autres, ayant fait œuvre d'imagination, se confondent en excuses et n'en mènent pas large. Qu'ils patientent un peu : leur tour reviendra.

Mais, parmi les combattants eux-mêmes, il y a des degrés. Les blessés, sans bénéficier d'une préférence qui ne va qu'au talent, sont tout de même l'objet d'une attention particulière... Et les blessés ne sont déjà plus l'exception. Voici, au hasard, Maurice Genevoix, Adrien Bertrand, Guillaume Apollinaire, Christian-Frogé... Me pardonnent ceux que j'oublie : je ne sais pas tout.

Donc, on peut parler de milieux littéraires et dire qu'ils attachent au Prix Goncourt un peu plus d'importance qu'à tout autre prix.

Il y a peut-être une raison à cela...

J'ignore si l'écho rédigé par un de nos confrères est exact. Il est, en tout cas, fort vraisemblable.

Quelqu'un, arrêté dernièrement devant une bibliothèque de gare, y vit un volume jaune sous cette mention : Grand Prix du Roman pour 1916, décerné par l'Académie française.

« Première nouvelle ! » dit le passant. Et, rencontrant, à quelque temps de là, un académicien de ses amis, il l'interrogea :

— Vous avez donné votre Grand Prix annuel de dix mille francs ?

— Oui, fit l'académicien, après un moment d'hésitation.

— A qui ?

— Le nom m'échappe.

— Vous rappelez-vous au moins le titre du volume ?

— Ma foi non.

Voilà, je crois bien, pourquoi le Prix Goncourt s'est rendu estimable. Si le passant intrigué, au lieu de s'adresser à un membre de l'Académie française s'était tourné vers un membre de l'Académie Goncourt, celui-ci n'aurait pas manqué de lui répondre sur-le-champ :

« L'Académie française a attribué son Grand Prix pour 1916 à un roman correct intitulé *La Vocation*. C'est d'une vocation maritime qu'il s'agit, car l'auteur, qui a pris le pseudonyme d'Avesnes, est un officier de marine des plus distingués, blessé à Dixmude. »

Comprenez-vous maintenant ? Le crédit dont jouit le Prix Goncourt auprès des jeunes écrivains tient à ce que les Dix prennent leur tâche au sérieux. Ils se renseignent. Ils lisent. Ils sont au courant le plus possible. Mais, par-dessus tout, ils aiment la littérature pour elle-même et la cherchent passionnément, sans complaisances, dans les ouvrages des candidats. Il leur est arrivé plus d'une fois de ne point connaître l'auteur qu'ils distinguaient et signalaient au public. Ils dispensent de visites, et de dédicace appliquée, et de références triées sur le volet le romancier qui met sa confiance en eux du fait seul qu'il publie un beau livre.

Je ne me donnerai pas le ridicule de prétendre qu'ils ne se sont jamais trompés. A qui le dirais-je ! Mais leurs erreurs, lorsqu'ils en commirent, n'eurent jamais pour point de départ une considération étrangère aux Lettres. Chacun défend avec vigueur et en toute indépendance l'œuvre de son choix. Si bien que l'on a vu le combat ne cesser qu'au moment où le président usait du privilège qu'il a de départager les suffrages.

Les départage-t-il toujours équitablement ?

Il me semble que oui. L'Académie Goncourt a eu successivement pour présidents, depuis 1903, J.-K. Huysmans, Léon Hennique et Gustave Geffroy. Tous les trois, le cas échéant et à mérite égal, favorisèrent finalement le candidat dont la situation de fortune avait besoin

de soutien. Ils se conformaient à la volonté du fondateur en procurant à l'écrivain la tranquillité nécessaire à l'épanouissement de son talent dans une œuvre nouvelle. Ils admettaient implicitement que le lauréat ferait lui-même fructifier son succès... ; et alors, si, parfois, leurs prévisions ont été déjouées, à qui la faute ?

Et puis, ces petits mécomptes sont rachetés par des joies profondes. De loin en loin surgit le chef-d'œuvre qu'un concert unanime acclame. Si les Dix le rencontrent tout à l'heure, ils passeront un bon moment et le feront connaître.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le récent article que j'ai publié sur les « groupards », — c'est-à-dire les condamnés de droit commun qui sont attribués dans l'armée à des groupes spéciaux, dont quelques-uns ne sont pas jugés dignes d'affronter l'ennemi — m'a valu pas mal de lettres des lecteurs d'Excelsior.

Ces lettres expriment, comme il fallait s'y attendre, des points de vue radicalement opposés. Il en est qui jugent qu'il y a une iniquité, et de la pire sorte, à laisser loin du danger les éléments les moins intéressants de la communauté, tandis que les meilleurs doivent risquer leur vie tous les jours. « Il est parfaitement révoltant, m'écrit une lectrice, dont l'enfant qu'elle avait élevé a trouvé une mort héroïque dans cette guerre, que l'on fasse tuer toute cette fleur de la jeunesse française, toute l'élite intellectuelle remplie de force et de santé, alors qu'on garde précieusement toute la lie. Ayant été citée comme témoin en correctionnelle depuis la guerre, je suis revenue toute vibrante d'indignation d'avoir vu tous ces hommes, jeunes criminels, voleurs, etc., étalant des turpitudes innombrables, et nourris, à l'abri de la misère et des intempéries, pendant que la jeunesse saine se fait mutiler. »

Mais, par contre, des mères m'ont écrit : « Des « groupards » ont combattu au Maroc. Les victoires de Tayouert, de Hadoussa, le camp d'Atchana sont là pour prouver leur bravoure. Et songez que, parmi ces « groupards », beaucoup étaient à l'étranger le jour de la déclaration de guerre et n'ont pas hésité à revenir librement pour défendre leur patrie menacée. Et ce sont ces braves soldats que vous méprisez ? »

Ces dernières se sont trompées sur mes intentions. C'est exactement la thèse contraire que je soutenais. Ce que je voudrais, c'est justement qu'on opère le triage des « groupards », que les condamnés qui ne furent victimes que d'une faute de jeunesse soient retirés des groupes spéciaux et versés dans les régiments réguliers. Ils en sont dignes, ils ont réparé par leur conduite une erreur d'un jour. Mais que, d'autre part, on fasse un emploi plus « militaire » des autres en leur donnant des chefs sévères qui sauraient utiliser les qualités combattives qui ne leur manquent pas.

On voit que nous sommes d'accord.

Pierre Mille.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Claveille, le nouveau sous-secrétaire d'Etat, connaît la popularité.

Avant de réorganiser les transports de l'Etat, il fut chargé de réorganiser les transports de l'Ouest-Etat. Et l'on sait avec quel doigté il sut débrouiller les lignes de ce réseau nouvellement racheté.

Or, à Montmartre, on « blaguait » ferme les méfaits de l'Ouest-Etat ; et l'une des scies qu'on chantait sur la Butte pour décrire les pérégrinations sans fin de « l'express de Fécamp » se terminait par ce refrain :

Mais dormons sur les deux oreilles !

Y a-t-il pas Monsieur Claveille,

Qui veille ?

Le refrain de Montmartre redevient d'actualité !

Au pied d'un de ces réverbères que la Compagnie des Omnibus a dotés d'une tôle où se lit : « Arrêt facultatif, faire signe au machiniste », au pied d'un de ces réverbères, un jeune homme se tient immobile. Il a l'air bien élevé, correct, timide et doux. Il attend que le tramway daigne passer. Naturellement, il pleut. A lui, se joint bientôt un monsieur corpulent, haut en couleur et de taille bien prise. Puis arrive une dame, puis un garçon livreur. Le tramway apparaît enfin : il avance avec une sage lenteur et avec le bruit d'une vaste casserole traînée à bouts de chaî-

nes. Quand il s'arrête, le receveur annonce : « Trois places sur la plate-forme. » Alors, vigoureusement, le monsieur corpulent, haut en couleur et de taille bien prise, marche sur les pieds de la dame, qu'il bouscule et se hisse en soufflant. Indignée, la dame s'élance sur ses traces, en murmurant qu'il n'est pas galant. Le garçon livreur, devant un tel exemple, ne veut pas rester en arrière. Il monte avec sa boîte. « Complet !... », crie le receveur, et le tram repart avec une sage lenteur, cependant que le jeune homme bien élevé, correct, timide et doux, qui est arrivé le premier et qui n'a voulu bousculer personne, reste tout barbotant, à attendre le tram suivant, et Dieu sait quand il passera...

Moralité : il devrait y avoir des numéros à tous les arrêts de tramways... de grandes injustices seraient ainsi évitées !

Un couple, en lequel il était facile de flairer à des indices... indiscutables des enrichis de la guerre, se présente l'autre jour chez un antiquaire connu.

— Nous voudrions, dit le mari, des gravures anciennes ; de préférence des sujets d'animaux. Ma femme et moi adorons les bêtes.

L'antiquaire exhiba des Karel du Jardin, des Bega, des Snyders, voire des Brascassat, parmi lesquels le client fit, au petit bonheur, un choix éclectique et coûteux.

Mais, comme il réglait ses achats, Madame, qui jusque-là avait gardé un silence prudent, déclara :

— Il y en a un autre que j'aime bien... Est-ce que vous avez des Benjamin Rabier ?...

En ce temps, Herr Streit, d'Athènes et de Francfort, séjournait en France, à Vichy, où il était venu soigner son estomac. Cela se passait aux environs de 1910. Il affichait alors des sentiments d'autant plus francophiles qu'ils étaient moins sincères. La quantité, à défaut de la qualité... Or, ce digne conseiller du roi Constantin — tel maître, tel valet — est extraordinairement superstitieux. Presque autant que fourbe, et ce n'est pas peu dire...

En compagnie d'un de ses compatriotes, bien Grec et bien ami de la France celui-là et qui l'a prouvé depuis, Streit rencontra, un jour, une diseuse de bonne aventure, qui lui offrit de lire dans les lignes de sa main. Et voici ce qu'y découvrit cette Pythie modeste :

— Vous serez mêlé à un drame dans lequel sombrera une grande famille. Et je vous vois peu après dans une position élevée mais difficile...

Pendu, peut-être ?

Constantin n'est pas un vrai Grec !

On sait que les anciens Grecs avaient l'ail en horreur ; ils ne laissaient point entrer dans les temples le citoyen qui en avait mangé !

Et, Constantin aime l'ail !

Lorsque Tino venait à Paris, il allait souvent dîner incognito dans un grand restaurant que nous ne nommerons point, pour ne pas lui faire de la réclame. Là, le roi des Hellènes se commandait un plat pour lequel il aurait vendu la lance d'Achille : un turbot à la sauce rouge.

Pour confectionner cette sauce, on pite, avec deux piments rouges, quatre gousses d'ail !

Constantin n'est pas un vrai Grec !

Comme chaque année à pareille époque, nous voici embarrassés pour le choix des cadeaux. Voulez-vous un bon tuyau, une certitude de voir votre présent joyeusement accueilli ? Passez donc place Vendôme, chez les joailliers Van Cleef et Arpels, et faites-vous présenter les ravissants bijoux en bois « Touchwood » qui, tout en étant de précieux bibelots originaux et discrets, constituent en même temps un souhait muet de chance pour l'année qui vient.

Il paraît qu'on vient de jouer, en Allemagne, la *Fille du Régiment*, remaniée à la mode boche, les costumes français n'étant plus possibles. Alors, Sulpice s'appelle Sulpicius, et il est vêtu en troupière du temps de Frédéric II.

Le jeune premier est un brillant lieutenant prussien, et on entend dans la coulisse le canon de Rosbach. Le *Salut à la France !* est remplacé par un *Salut à la Prusse !* et tout est à l'avenant.

Les Allemands n'avaient pas attendu la guerre pour dénaturer les œuvres qu'ils traduisaient à leur goût. Quand l'Annonce faite à Marie, de Claudel, fut représentée à Hellerau, en 1913, les quelques spectateurs français qui assistaient à la représentation furent confondus de stupeur : Pierre de Craon était devenu Peter von Ulm, et, au lieu de la phrase : « C'est le roi qui va à Reims », il y avait : « Der Kaiser geht nach Speier. » (L'empereur va à Spire !)

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Les industries de luxe

Ma cousine Charlotte est résignée à tout. Elle paiera les impôts qu'on voudra, sans récriminer et presque avec plaisir. Rien ne lui paraît plus juste qu'un impôt en temps de guerre, et peu s'en faut qu'elle ne se juge même insuffisamment taxée. Ne l'ai-je pas entendue dire à son beau frère Dinornis, sur un ton de consolation et d'excuse :

« — Ils prétendent te taxer à cinquante francs, mon pauvre Dinornis ?... Mais c'est qu'ils ne te connaissent pas, va, mon grand ! S'ils avaient admiré ta splendeur, s'ils savaient que tu es le roi des chiens, c'est bien deux ou trois cents francs qu'ils me demanderaient pour toi, et non pas cinquante, comme pour le loulou de la mercière ou le sale carlin de mon amie Solange. »

Ajoutons que ma cousine a confiance dans les ministres réformateurs, tant de chez nous que des pays alliés, qu'elle en attend monts et merveilles, et qu'elle nourrit en particulier une sorte de vénération pour M. Lloyd George. Cependant, je l'ai vue soudain l'autre jour entrer chez moi, les yeux hors de la tête :

« — Ça, par exemple, c'est trop fort !... Oui, véritablement, je viens de lire sur le journal quelque chose qui me dépasse !... Alors, si M. Lloyd George lui-même se moque du monde, à qui se fier ?

— Mais enfin, qu'y a-t-il, ma pauvre amie ?
— Ce qu'il y a ?... Eh bien ! voulez-vous me dire ce que signifie ce projet de réformes anglaises : suppression de toutes les industries de luxe ? »

La question me troublait un peu, ou du moins elle me prenait à l'improviste.

« — Mon Dieu, fis-je assez incertain, cela signifie probablement qu'on a besoin d'ouvriers et d'usines pour faire des obus, et que l'on y emploiera dorénavant les hommes et la force motrice perdus à cette heure en des fabriques de colifichets... »

— Voilà qui est parfait, approuva Charlotte.
— Au lieu d'étoffes de soie, on ne tissera plus que du drap.

— Nous aurons de charmants costumes tailleur : rien à objecter.

— Les carrossiers ne livreront plus que des tracteurs pour l'armée.

— Il nous restera les vieux moteurs et les chevaux de réforme.

— Les corsetières s'adonneront aux masques contre les gaz et aux objets de pansement.

— Tant mieux ! ce sera enfin la revanche des femmes très bien faites. »

Cette douceur m'inquiétait, et bientôt déconcerté par une soumission si exemplaire, j'allais à mon tour demander à Charlotte ce qui avait bien pu la fâcher si fort, en somme, dans cette suppression des industries de luxe, quand tout à coup elle éclata :

« — Parfait, tout cela, s'écria-t-elle, encore une fois parfait !... Mais la parfumerie, est-ce du luxe ? Va-t-on aussi interdire la fabrication du savon ? Voulez-vous m'expliquer si l'on conduira au poste les personnes qui ne sentiront pas mauvais, ou qui ne seront point crasseuses ? Pourra-t-on se laver ? Où commencera le luxe en matière de bains ?... »

La subite indignation de ma cousine la faisait presque bégayer.

Brusquement, pourtant, elle se calma comme par miracle, et d'un ton négligent reprit la parole :

« — Dites-moi donc, mon cher, l'éloquence n'est-elle pas vraiment un luxe, en temps de guerre ? »

— Sans nul doute.

— En ce cas, je réclame, moi, la fermeture de tous les Parlements, en tant qu'usines de luxe, jusqu'à la fin des hostilités. »

On peut contester toutes les vertus à ma cousine Charlotte, hormis le bon sens.

Marcel Boulenger.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Le paquebot Algérie torpillé

Quatre passagers et quinze matelots disparus

MARSEILLE, 13 décembre. — Le paquebot Algérie, de la Société Générale des Transports Maritimes, a été coulé par un sous-marin ennemi.

L'équipage et les passagers sont sauvés ; cependant 19 personnes ont disparu, dont 4 passagers.

En assurant le sauvetage de l'équipage, deux officiers du bord se sont noyés.

Voir plus loin :

La situation militaire.

Le haut commandement.

LA MANŒUVRE MANQUÉE

Une méfiance universelle accueille les propositions du chancelier

La manœuvre allemande a déjà trouvé le sort qui l'attendait. Elle a été condamnée sur-le-champ par l'opinion publique des pays alliés, avant même de l'avoir été par les gouvernements responsables. La réaction de la presse française et celle de la presse anglaise ont été les mêmes, et les articles des journaux de Paris et de ceux de Londres, pour ne parler que d'eux, sont exactement superposables, comme ceux de Pétersbourg et ceux de Rome le seront.

L'Allemagne mesurera, par cet accueil, le discrédit complet dans lequel son gouvernement et elle sont tombés. Il y a des ennemis que l'on peut haïr violemment, contre qui l'on soutient des luttes acharnées, mais dont, après tout, on ne regarde pas les paroles comme nécessairement entachées de mensonge, les actes comme autant de pièges et de fraudes. L'Allemagne a, désormais, ce privilège que sa bonne foi ne saurait plus être admise. La leçon des faits a porté.

« Si tu me trompes une fois, c'est ta faute. Si tu me trompes deux fois, c'est la mienne », dit un sage proverbe de l'Orient. Les Alliés connaissent aujourd'hui, par une sanglante expérience, le mépris dans lequel les Allemands tiennent leurs engagements et leur signature. L'homme qui, au nom de « l'humanité », voudrait aujourd'hui engager des négociations de paix est le même qui, au moment où il se croyait sûr de la victoire, froissait brutalement les « chiffons de papier ». Le chancelier du mois de décembre 1916 est encore le chancelier du mois d'août 1914. Si son vocabulaire est différent, s'il parle comme Maître Pathelin au lieu de parler comme Bismarck, comment sa pensée, ses intentions, sa politique ne seraient-elles pas restées celles que la Prusse nous a appris à connaître par son histoire ?

Les procédés mêmes dont M. de Bethmann-Hollweg s'est servi pour lancer l'idée de la paix révèlent l'étendue de sa mauvaise foi. Il propose des négociations immédiates. Mais sur quelles bases ? Avec quelles garanties ? Il se garde bien de le dire, de montrer son jeu. Dans ce jeu, il est pourtant facile de lire à livre ouvert.

Après avoir, à grand fracas, convoqué le Reichstag, le chancelier s'est empressé de l'ajourner pour ne pas avoir à préciser ses desseins, à répondre à des questions qui auraient pu être gênantes. Il a parlé de paix sans indiquer, fût-ce de la façon la plus vague, quelles seraient les conditions de l'Allemagne. Tout ce qu'il demande, c'est de causer avec les Alliés pour affaiblir, s'il se peut, leur moral, se réservant, s'il se peut aussi, en cas de succès, de les opposer les uns aux autres et de les diviser. Ainsi trop de ruse aura produit le même effet

que la naïveté, et le calcul du chancelier et de l'empereur, visible à l'œil nu, était voué d'avance à un complet échec.

Peu importe, dès lors, la forme que prendra la demande d'intervention que l'Allemagne a adressée aux neutres. Il n'y a pas de raisons, semble-t-il, pour que les Etats-Unis, l'Espagne et la Suisse se refusent à remplir la mission dont l'Allemagne les a chargés. Quant à la fin de non-recevoir qui attend ces propositions, elle n'est pas douteuse. Et si, pour un motif ou pour un autre, les intermédiaires sollicités par Guillaume II venaient à se récuser, la théâtrale manifestation du chancelier tomberait dans un dédaigneux silence.

Jacques Bainville.



LES PROPOSITIONS DE PAIX BOCHES !

— Eh bien, Bethmann, comment accueillent-ils notre colombe de paix ?

— Sire, ils trouvent que notre colombe ressemble à un canard.

(Sauvayre.)

LES DECLARATIONS DE M. BRIAND A LA CHAMBRE

“ J'ai le devoir de prévenir le pays contre un empoisonnement possible ”, dit-il, en parlant des propositions allemandes.

LE GOUVERNEMENT RÉGLERA PAR DÉCRET TOUTES LES QUESTIONS URGENTES POSÉES PAR LA GUERRE

Ainsi que nous l'avions annoncé, M. Aristide Briand n'a pas lu hier de déclaration ministérielle à la tribune de la Chambre. Le président du Conseil a toutefois exposé, dans un grand discours, les vues et les intentions du nouveau gouvernement et aussi les réflexions que lui suggéraient les propositions de paix allemandes.

Tout d'abord M. Briand rappela les deux questions introduites dans l'ordre du jour de confiance voté par la Chambre à l'issue du comité secret :

— Le gouvernement avait fait connaître à la Chambre comment il entendait la direction de la guerre et comment il avait résolu de se resserrer pour une direction plus efficace dans un conseil dont il a indiqué l'objet et la composition. Il a fait savoir également qu'il avait réglé ce qu'il considère comme une amélioration du haut commandement.

« Vous avez enregistré ces promesses dans un ordre du jour voté avec une grosse majorité, dit-il. Aussitôt après, le gouvernement s'est employé à les réaliser, et il a conscience d'avoir fait ce qu'il avait promis, soit qu'il s'agisse d'action gouvernementale ou de réorganisation du commandement. »

Il qu'il s'agisse de la réorganisation du commandement.

« J'ai constitué un ministère que je crois conforme à vos indications. Sur sa composition, je ne dirai rien. Sur ses buts, je vous donnerai des explications. Il contient un comité de guerre qui aura tout pouvoir de décisions promptes. Il siégera en permanence après avoir pris, en ce qui concerne la conduite de la guerre, les avis techniques nécessaires. A l'arrière, nous vous proposons des mesures pour l'organisation économique du pays, pour l'intensification de la production afin d'assurer des rapports rapides entre les services civils et militaires. »

Le président du Conseil demande ensuite à jeter un coup d'œil sur la situation :

— On ne me reprochera pas, dit-il, d'avoir essayé d'entretenir dans le pays un optimisme néfaste. (Dénégations et protestations sur plusieurs bancs.) Il vous suffirait de lire ma dernière déclaration ministérielle et les phrases qui la terminaient.

« Je n'ai pas à cacher les difficultés de la tâche. Je vous les ai signalées avec franchise, mais je

Ayuntamiento de Madrid

ne vous ai pas dissimulé, non plus, même aux moments les plus difficiles, les raisons d'espérance et de confiance. Et ces raisons, Messieurs, dans les heures difficiles que nous traversons, elles existent, elles persistent, et je dis que jamais plus que maintenant nous devons entretenir en nous la confiance avec la certitude de vaincre. (Applaudissements.)

« Une guerre comme celle-ci ne pouvait, ni pour les uns ni pour les autres, aboutir rapidement à des résultats décisifs.

« Vous ne devez pas oublier, Messieurs, la puissance militaire, formidable en comparaison des autres pays, qu'était l'Allemagne et vous ne pouvez pas oublier non plus qu'ayant une armée infiniment supérieure à la nôtre, un matériel infiniment plus abondant que le nôtre, c'est sur nous, presque isolés, qu'elle s'est jetée au début de la lutte. Ce fut alors la grande minute d'angoisse où l'on put trembler pour le salut du pays, et ce sera la gloire immortelle de la France qu'elle fut alors le seul rempart opposé au flot de la Barbarie. Elle a refoulé ce flot, elle a permis ainsi à ses alliés de s'armer, elle a empêché l'ennemi de remporter cette victoire décisive qu'il se promettait.

« Certes, la vaillante Roumanie a fléchi sous le premier choc ; mais regardez les choses de près ! L'armée roumaine n'est pas détruite ; elle s'est reconstituée, appuyée sur de vaillantes armées russes. Demain, c'est un nouveau front de 400 à 500 kilomètres qui va se stabiliser là-bas, car la question d'Orient est loin d'être encore résolue. Et si les armées ennemies qui combattent à l'heure qu'il est contre la Roumanie n'y étaient pas retenues, il ne vous échapperait certainement pas qu'elles seraient utilisées sur un autre front. (Mouvements divers.)

« Nos ennemis sont dans l'obligation d'étendre leur front. L'armée serbe est reconstituée et se bat. L'armée roumaine n'est pas détruite. C'est un fait nouveau que, de Riga à Constantza, Autrichiens, Bulgares et Turcs devront tenir.

« Quand on dit que 1916 n'a pas amené la victoire, il faut se rappeler ce qu'a été cette année à son début et les heures d'angoisse que nous avons alors vécues. Il faut se rappeler quel immense effort a fait l'armée allemande et qu'après huit mois de lutte ce n'est pas une victoire allemande, c'est une victoire française qui en a été l'issue. (Vifs applaudissements.)

Ayant rendu hommage à nos soldats et aux chefs qui les commandent, M. Aristide Briand poursuit :

« Pendant que les effectifs des alliés vont croissant sur tous les fronts et que leur matériel s'améliore et doit aller s'améliorant sans cesse, vous pouvez remarquer que les effectifs de l'ennemi ne sont pas indéfiniment extensibles et qu'il a dû recourir, ces temps derniers, à des mesures exceptionnelles. Quand un pays, qui se prétend victorieux, oblige au service militaire la totalité de sa population civile...

Une voix à gauche. — C'est ce que votre conseil de guerre doit faire !

L'alcool sera supprimé

Cette interruption ouvre une parenthèse :

« Le conseil de guerre ne pratiquera pas la méthode de l'ennemi, dit M. Briand. Il ne veut pas imposer à ce pays une gêne inefficace. Il vous demandera... (Bruit)

Quelques députés protestent. M. Aristide Briand leur réplique :

« Vous avez votre bulletin de vote, messieurs, vous prononcerez ! (Vifs applaudissements.)

« Le gouvernement vous demandera les pouvoirs nécessaires pour régler d'urgence et par voie de décrets toutes les questions intéressant la défense nationale. Il vous demandera des possibilités de réquisition civile pour le service de la défense nationale. Il ne jettera pas un immense et mortel filet sur l'activité du pays, mais il vous demandera de pouvoir régler par décret une grave question qui ne peut être réglée qu'en temps de guerre, celle de la suppression de l'alcool. (Vifs applaudissements.)

M. Mayeras. — Supprimerez-vous aussi l'alcool aux armées ?

M. Aristide Briand. — Dans tout le pays !

« Le gouvernement vous proposera comme l'Allemagne que certains lui donnent en exemple, les mesures qu'il considère comme nécessaires, mais à la française.

Le président du Conseil se demande si, dans certains gestes désordonnés qui font une impression trop vive sur notre opinion, mais dont nous ne devons pas méconnaître l'importance, il n'y a pas une préoccupation de politique intérieure.

« Vous savez très bien, dit-il, que, en Allemagne, elles ont provoqué quelque émotion, parce qu'on se demandait si ces mesures n'avaient pas d'autres buts que la défense nationale. Quoi qu'il en soit, elles auront pour effet d'augmenter la force militaire de l'ennemi. Au printemps, l'Allemagne aura un matériel considérable, dont elle espère la victoire.

« En présence de cet effort, nous ne devons pas nous abandonner ; nous avons le devoir de faire

tête, et le gouvernement a la volonté de faire tête. » (Vifs applaudissements.)

La paix allemande

« C'est dans cette minute, dit M. Aristide Briand, après avoir proclamé sa victoire, tout en faisant de nouveaux efforts pour la conquérir, que l'Allemagne nous envoie à travers l'espace certaines paroles sur lesquelles il ne m'est pas possible de ne pas m'expliquer.

« Vous avez lu le discours prononcé par M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire allemand. Sur le texte, que je n'ai pas, je ne peux me prononcer ; sur ce que contient ce discours, je ne peux apporter une opinion officielle, mais il est douteux que, dans les circonstances présentes, ceux dont on demande l'entremise acceptent une tâche qui pourrait inquiéter bien des consciences.

« Ici, je ferai connaître officiellement l'opinion précise, concertée des Alliés ; mais j'ai le devoir dès maintenant de prévenir mon pays contre un empoisonnement possible. (Vifs applaudissements.)

« Attention, prenons garde ! »

« Quand un pays s'arme jusqu'aux dents ; quand il mobilise toute sa population civile au risque de ruiner son commerce, de désorganiser ses foyers dont il est si fier, dans le moment où ses fourneaux rougissent à blanc pour augmenter ses fabrications de guerre, où il lève, au mépris du droit des gens, la population des pays envahis et l'oblige à travailler pour lui, à ce moment-là, si je ne criais à mon pays : « Attention, prenons garde ! » je serais bien coupable... (Vifs applaudissements.)

« Ce qui nous vient de là-bas, c'est une proposition d'avoir à négocier la paix. Elle est faite au moment où la Belgique est envahie, la Serbie envahie, dix départements envahis...

M. André Lefèvre. — Et les crimes non châtiés. (Vifs applaudissements.)

M. Aristide Briand. — ...dans l'imprécision et le vague, avec des paroles solennelles destinées à remuer les consciences inquiètes, les cœurs, dans des pays qui portent le deuil de tant de morts. C'est un moment redoutable sur lequel je ne saurais trop appeler votre attention.

« Que voyons-nous dans ce discours ? D'abord le même cri, pour tromper les neutres ou certains clairvoyances du peuple allemand : « Ce n'est pas nous qui avons voulu cette horrible guerre, le nous a été imposée ! »

« A ce cri, je veux répondre pour la centième fois : « Non, c'est vous qui fûtes les agresseurs. Bravos prolongés, et, quoi que vous disiez, les faits sont là qui vous le prouvent : le sang est sur vos têtes, il n'est pas sur les nôtres ! » (Vifs applaudissements.)

« Puis arrivant au fond des choses, j'ai le droit de dénoncer cette manœuvre, ce piège grossier. Nous voulons, dit-on, donner à nos peuples tous les moyens de prospérer qu'ils peuvent désirer », et aux autres, les ennemis, ce qu'on offre comme une aumône, c'est de vouloir bien consentir à ne pas les anéantir. Après la Marne, après Verdun, à la France glorieuse, à la France debout, c'est cela qu'on offre. (Vifs applaudissements.)

« Un pareil document, il faut le méditer et voir vers quel but il va.

M. Ellen-Prévoit. — Il faudrait le connaître !

M. Briand. — J'ai dit qu'en l'absence du document officiel j'apporte des impressions ; je ne les apporterais pas, si je n'avais le devoir de mettre le pays en garde contre cette manœuvre.

« Du haut de cette tribune, j'ai le droit de dire : « Il y a là une manœuvre, une tentative pour dissocier les Alliés, troubler les consciences et démoraliser les peuples. »

« La République française, dans une circonstance comme celle-là, ne fera pas moins que la Convention. » (Vifs applaudissements.)

(Voir page 10 le débat sur les interpellations.)

Le nouveau cabinet français et l'opinion anglaise

LONDRES, 13 décembre. — Au sujet du nouveau ministère français, le *Pall Mall Gazette* écrit :

« La crise française a suivi une ligne parallèle à la nôtre, mais alors que M. Lloyd George a été appelé à remplacer M. Asquith, M. Briand devait conserver la confiance du pays et les rênes du gouvernement. Les séances secrètes ont affirmé la résolution de la France de poursuivre la guerre avec la plus grande énergie. Cette nouvelle affirmation, au cours de la troisième année de guerre, est pour les alliés de la France, une cause de vive satisfaction, mais elle ne nous surprendra pas. La France a fait dans cette guerre les plus grands efforts ; elle a mobilisé un homme sur six. »

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAT
Eau de Régime par excellence

LA SITUATION MILITAIRE

Les re-forts russes sur la ligne de la Ialomita

Des contre-attaques bulgares sont repoussées au nord de Monastir

Les nouvelles de Roumanie restent assez confuses. Les Allemands annoncent en termes vagues que « l'armée du Danube et la neuvième armée avancent sur tout le front », mais ils se gardent d'indiquer un seul point de la ligne que cette avance aurait atteinte.

Le seul renseignement intéressant qu'il nous fournissent concerne la présence de troupes russes sur la Ialomita. Ces troupes auraient même reçu des renforts consistant surtout en cavalerie. La manœuvre paraît consister à « réter, ou du moins à retenir l'ennemi devant la rivière pendant que l'armée roumaine, tirant au travers du barrage des forces russes, irait se reformer en arrière. Cette manœuvre réussie jusqu'ici. Les Allemands nous apprennent que « la Ialomita est en pleine crue » pour s'excuser sans doute de ne l'avoir pas encore franchie. Ils n'ont pas réussi davantage à forcer la passe de Buzeu, ni à progresser sur la route de Buzeu vers le débouché de cette passe, dans la direction de Mizil. En Moldavie et dans les Carpathes boisées, les Russes ont maintenu toutes leurs positions malgré d'assez violentes contre-attaques.

La lutte reste vive au nord de Monastir. À l'aile gauche, les contingents italiens, qui tiennent les hauteurs devant la petite vallée du Dragor, ont repoussé des attaques bulgares. Nous avons également gardé le terrain gagné à l'aile droite, entre Paralovo et la branche occidentale de la Cerna, vers Vlaklar.

Sur tous les autres fronts, l'expectative continue, c'est-à-dire que les adversaires s'observent et se préparent à des chocs prochains.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Mercredi 13 Décembre 1916

14 HEURES.

Nuit relativement calme sur tout le front.

23 HEURES.

Au sud de la Somme, l'artillerie ennemie, énergiquement contrebattue par la nôtre, a violemment bombardé nos tranchées du SECTEUR DE BIACHES DE LA MAISONNETTE ET DE BARLEUX.

EN ARGONNE, un coup de main dirigé sur un saillant ennemi, AU NORD DU FOUR DE PARIS nous a permis de détruire les travaux de mines de l'adversaire et de ramener des prisonniers.

Partout ailleurs, journée relativement calme. Un ballon captif allemand a été détruit par le tir de notre artillerie, près de Bouvaucourt.

Communiqué britannique

20 HEURES 55.

Des patrouilles ennemies ont tenté de pénétrer la nuit dernière dans nos tranchées A L'EST D'ARMENTIERES. Elles ont été rejetées.

Activité ordinaire de l'artillerie au cours de la journée, en différents points du front. Nous avons bombardé les tranchées allemandes DANS LES REGIONS DE FESTUBERT, NEUVE-CHAPELLE ET YPRES.

Communiqués de l'armée d'Orient

12 décembre.

Dans la région AU NORD DE MONASTIR, violente lutte d'artillerie et combats assez vifs pendant la journée du 12. Une contre-attaque bulgare contre les Italiens a été arrêtée par les tirs d'artillerie et les feux de mitrailleuses de nos alliés.

Un avion ennemi, forcé d'atterrir, a été pris par un détachement ennemi. Les deux officiers qui montaient l'appareil ont été faits prisonniers.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Sur le front de Doiran, le feu de l'artillerie britannique a dispersé avec succès des détachements de travailleurs ennemis.

Sur le front de la Struma, les aviateurs anglais continuent leurs reconnaissances.

COMMUNIQUÉS SERBES

Le 11 décembre, violent combat d'artillerie et actions locales d'infanterie, sans changement important.

13 décembre.

A l'exception d'actions d'artillerie et de combats des éléments avancés, rien à signaler sur le front au cours de la journée d'hier.

Le haut commandement

Les décrets du 13 décembre 1916 rétablissent l'état de choses antérieur au décret du 2 décembre 1915.

Voici le texte du décret, contresigné par l'amiral Lacaze, faisant l'intérim du ministère de la guerre jusqu'à l'arrivée du général Lyautey, qui nomme le général Joffre, en lui maintenant son titre actuel, conseiller technique du gouvernement pour ce qui concerne la direction de la guerre :

Le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, remplit auprès du gouvernement le rôle de conseiller technique en ce qui concerne la direction de la guerre.

Fait à Paris, le 13 décembre 1916.

POINCARÉ.

Un second décret, daté du même jour, porte ce qui suit :

Les commandants en chef des armées du nord et du nord-est et de l'armée d'Orient exercent, chacun en ce qui le concerne, la direction des opérations dans les conditions prévues aux décrets du 28 octobre 1913, portant règlement sur la conduite des grandes unités, et du 2 décembre 1913, portant règlement sur le service en campagne.

Voici quelques passages essentiels des décrets antérieurs auxquels celui dont nous publions le texte, fait allusion :

« Le gouvernement qui assume la charge des intérêts vitaux du pays a seul qualité pour fixer le but politique de la guerre. Si la lutte s'étend à plusieurs frontières, il désigne l'adversaire principal, contre lequel doit être dirigée la plus grande partie des forces nationales. Il répartit en conséquence les moyens d'action et les ressources de toute nature, et les met à l'entière disposition des généraux chargés du commandement en chef, sur les divers théâtres d'opérations.

« La dénomination de *commandant en chef*, s'applique au général, qui commande toutes les troupes réunies sur un même théâtre d'opérations. »

(Décret du 28 oct. 1913. Art 1^{er} et 10.)

« Les forces agissant sur un même théâtre d'opérations, sont réunies sous un commandement unique.

« Le commandant de toutes les forces affectées à un même théâtre d'opérations est un maréchal de France ou un général de division, qui a le titre de commandant en chef. Il reçoit une lettre de commandement. »

(Décret du 2 décembre 1913. Art. 1^{er} et 3.)

Il avait été dérogé à ces prescriptions, par un décret rendu en date du 2 décembre 1915, sur la proposition du général Gallieni, et ainsi conçu :

« Le commandement des armées nationales, exception faite des forces en action sur les théâtres d'opérations relevant du ministère des Colonies, du général commandant en chef les forces de terre

et de mer de l'Afrique du Nord, et du général résident général, commissaire du gouvernement de la République au Maroc, est confié à un général de division, qui porte le titre de « commandant en chef des armées françaises. »

Un second décret, de la même date, ajoutait :

« Le général Joffre, commandant en chef des armées du nord-est, est nommé commandant en chef des armées françaises. »

Le nouveau décret du 13 de ce mois rétablit simplement l'état de choses antérieur.

LE GÉNÉRAL NIVELLE

Le général Nivelle, qui succède au général Joffre comme commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est, est né à Tulle (Corrèze), le 15 octobre 1858. Il appartient à l'arme de l'artillerie et sort de Polytechnique.

Il a fait partie du corps expéditionnaire de Chine en 1900 et a fait toute sa carrière en Algérie. Au début des hostilités, il commandait le 5^e d'artillerie.

En octobre 1914, il fut promu général et se distingua trois mois après à la bataille de Soissons, où il réussit à refouler un ennemi supérieur en nombre. Peu après, le 19 février 1915, il était placé à la tête d'une division avec laquelle il reprenait le saillant de Quennevières. Aussitôt, il recevait le commandement du 3^e corps d'armée. En avril 1916, le général Nivelle fut appelé sous Verdun avec ses troupes, qui firent sous sa direction des prodiges de valeur.

Un mois après, il succédait au général Pétain à la tête de la 2^e armée. Son rôle dans la formidable bataille a été résumé par le motif donné à sa promotion — 12 décembre 1916 — au grade de grand-officier de la Légion d'honneur :

« Commande depuis quatre mois une armée qui a résisté victorieusement aux attaques sans cesse renouvelées de l'ennemi et supporté héroïquement les plus dures épreuves. A affirmé dans ce commandement, avec les plus brillantes qualités de chef, une énergie et une force de caractère qui ont puissamment contribué à influencer sur le développement des opérations engagées sur tout le front. Après avoir enrayé l'avance de l'ennemi vers un objectif devenu l'enjeu moral de la guerre, a repris l'offensive pied à pied, et par des attaques répétées est parvenu à dominer l'adversaire sur le terrain même que ce dernier avait choisi pour un effort décisif. »

Le roi et les ministres de Serbie sont à Salonique

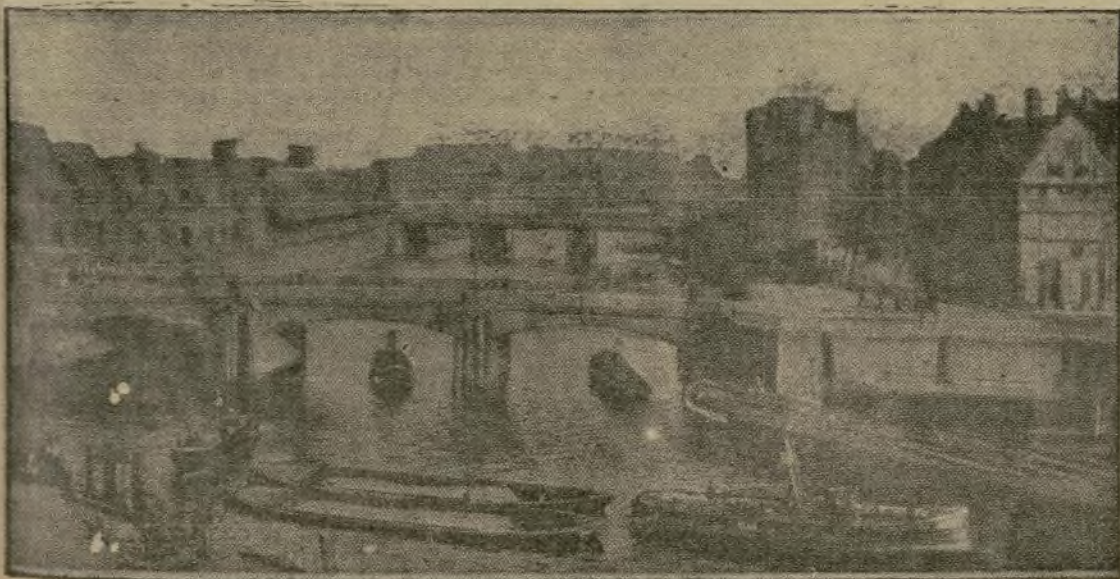
SALONIQUE, 13 décembre. — Le roi Pierre de Serbie, venant de l'île d'Eubée, où il villégiaturait à la station thermale de Chalcis, est arrivé à Salonique.

D'autre part, le ministre du commerce et le ministre des travaux publics de Serbie, venant de Corfou et se rendant à Monastir, sont également arrivés à Salonique. Ils sont accompagnés de plusieurs hauts fonctionnaires de leurs départements respectifs.

TANDIS QUE LE CHANCELIER PARLAIT...

TROUBLES GRAVES A HAMBOURG

Un millier de victimes



HAMBURG : LES QUAIS DE L'ELBE.

LONDRES, 13 décembre. — Le *Daily Express* dit apprendre de bonne source que des troubles graves ont éclaté jeudi, vendredi et samedi derniers à Hambourg.

Plus de vingt mille personnes y auraient pris part, et il y aurait eu un millier de tués ou blessés. La police se trouvant impuissante à rétablir l'ordre, des troupes furent envoyées de Berlin.

Propos d'un inconnu

TRAVAUX D'ENFANTS

La nature m'a doté d'un doux entêtement. Je lui en garde, d'ailleurs, une reconnaissance infinie, car, par le temps qui court, l'entêtement devient une chose appréciable. Je ne dis pas cela pour me faire des compliments, mais pour m'excuser de reprendre ici un thème dont j'ai souvent usé.

On sait toute l'importance, au point de vue national, de la question de l'apprentissage. Je vous ai entretenus, ici même, des efforts remarquables de certaines écoles professionnelles, et notre conclusion était que les commerçants et les industriels feraient œuvre pie en les soutenant jusqu'à la gauche — comme disent nos soldats.

Or, j'ai voulu voir ce qu'était la pépinière des écoles professionnelles, c'est-à-dire les écoles primaires, tout simplement.

On ne peut pas se faire une idée des efforts qui ont été faits par les instituteurs pour hausser le goût des jeunes intelligences qui leur sont confiées. Former l'œil des enfants, c'est là une difficulté très grande que notre corps enseignant surmonte victorieusement.

Je me rappelle qu'au temps lointain où j'étais un lycéen, il y avait trois choses que l'on méprisait cordalement : 1^o la gymnastique (qui forme le corps) ; 2^o le dessin (qui entraîne les yeux à mieux voir en beau) ; 3^o la récitation (qui orne l'esprit de certaines phrases classiques qu'un homme doit savoir par cœur). En somme, en dehors des choses les plus assommantes, on n'avait que dédain et moqueries.

Je vous laisse à penser ce qu'il a fallu de travaux et de lutte véritable pour changer un état si fâcheux. Plus on a raison, et plus on a de peine à faire comprendre que l'on a raison.

Un fait est certain, aujourd'hui. C'est que, grâce à une intelligente impulsion, l'enseignement du dessin donne dans nos écoles primaires des résultats vraiment extraordinaires. Il ne s'agit plus tant de dessiner convenablement le profil de Brutus ou tel motif banal, comme on faisait de notre temps ; on forme aujourd'hui des artisans dessinateurs, et j'ai vu des travaux exécutés par des enfants de douze, treize et quatorze ans, travaux qui sont de pures merveilles.

Au moment où la guerre a éclaté, ces œuvres de petits Français étaient exposées à Lyon : il faut souhaiter grandement qu'une exposition prochaine au Musée des Arts décoratifs permette au public de les admirer à nouveau. Vous verrez là des papiers peints, des frises décoratives au pochoir, des sculptures sur bois, des poteries, des faïences, des dentelles, qui, je n'exagère nullement, sont de toute beauté.

J'ai visité pas mal d'écoles allemandes et autrichiennes, écoles dont on faisait grand cas au point de vue décoratif. Rien n'arrivait à égaler ces petites merveilles dessinées par les enfants de nos poilus. Il n'y a qu'un art qui soit aussi agréable aux yeux que ce qu'il m'a été donné de voir : c'est le noble, somptueux et puissant art populaire russe. Je crois que ce n'est pas un mince compliment à faire aux modestes instituteurs qui obtiennent de si belles choses, et à leurs élèves.

Mais, direz-vous, comment un pareil renouveau s'est-il fait ? Comment l'art de l'enseignement a-t-il pu soudain obtenir des résultats dont les conséquences seront incalculables pour notre art et pour notre main-d'œuvre nationale ? C'est bien simple. Un homme s'est dévoué à la cause. Professeur de dessin, il a voulu régénérer les vieilles méthodes. Il a parlé, il a fallu l'entendre, il a fallu l'écouter. Il a laissé à nos enfants toute latitude d'exercer leurs instincts artistiques de jeunes Français. Il faut qu'on sache qui il est : il s'appelle Quénioux, et il a rendu à son pays des services dont on se souviendra longtemps.

L'Inconnu.

UNE PROCLAMATION de l'empereur d'Autriche à ses armées

L'empereur d'Autriche a adressé à son armée et à sa flotte l'ordre du jour suivant, parallèlement à celui adressé par le kaiser aux armées allemandes, et dont nous avons publié hier le texte :

« Le secours de Dieu tout-puissant, le courage et la fermeté que vous et nos braves alliés vous avez témoignés nous permettent d'affirmer que notre victoire est incontestable et définitive.

« Pour que les peuples qui tiennent tête courageusement dans ces temps d'épreuve puissent jouir des bénédictions de la paix, j'ai, en parfait accord avec mes alliés, adressé à l'ennemi des propositions de paix.

« Nous ne pouvons encore dire que le but que nous cherchons sera obtenu. Vous continuerez à résister à l'ennemi jusqu'à ce que la paix soit conclue et que nos adversaires s'avouent irrémédiablement battus. »

LE "TIP" remplace le Beurre

CHER TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST, (1/55 le 1/2 kg)

Pendant l'entr'acte, nos alliés ne restent pas inactifs



PRISONNIERS CONDUITS VERS L'ARRIERE



UNE PIÈCE PENDANT L'ACTION

Il ne se produit en ce moment, sur le front britannique, aucune action d'importance. Cependant, l'artillerie continue à tonner, et l'aviation, ne se laissant point rebuter par la saison défavorable, rend quotidiennement des services appréciables. Il ne se passe pas de jour sans que nos alliés ne ramènent dans leurs lignes des prisonniers, officiers et soldats. A l'arrière, le ravitaillement se poursuit avec une activité fébrile.

DERNIÈRE HEURE

LA JOURNÉE DU 1^{er} DECEMBRE A ATHÈNES

Nos marins étaient tombés dans un véritable guet-apens

Et le mot d'ordre était "confiance!"

L'agence Radio reçoit de Grèce l'intéressante dépêche suivante, à la date du 13 :

« LE PIRÉE, 7 décembre. — Tout fut lamentable en cette affaire. Les différents groupes de marine quittèrent Le Pirée avec l'assurance qu'il n'y aurait pas un coup de fusil à tirer... Là-bas, sur les bâtiments, l'atmosphère de confiance était absolue : rien à craindre ; tel était le mot d'ordre. »

« ... Vendredi matin, les troupes de débarquement partirent donc le nez au vent, l'arme à la bretelle ; sur la route, nos marins, insouciantes, chantaient. »

« Une des compagnies était chargée d'occuper un terrain situé à côté d'une poudrière ; dès qu'elle fut arrivée au point désigné pour son emplacement, un officier grec vint causer amicalement avec le lieutenant de vaisseau qui commandait le détachement français : « On m'a dit de venir ici, dit-il, puisque vous y veniez. » Puis il s'éloigna. »

« Les marins débouclèrent leurs sacs, formèrent les faisceaux ; puis il était besoin d'armes : fusils et mitrailleuses : calme partout. D'ailleurs, l'amiral l'avait dit et tout le monde répétait : « Rien à craindre. »

« Par groupes, les marins causèrent ; l'heure du déjeuner approchait, on sortit les provisions. Un photographe vint offrir ses services : le matelot adore se faire photographier. L'opérateur n'eut pas de peine à réunir un groupe important qui se plaça devant l'objectif en riant : « Ah ! ces sacrés Grecs, ils ne perdent pas le nord ! »

« Tout à coup, les mitrailleuses crépitaient, les balles sifflaient... On court aux fusils, aux mitrailleuses, mais, de tous côtés les balles pleuvent : la compagnie est cernée. De quel côté faire front ? A grand-peine, on gagne un mur de la poudrière et on riposte ; des hommes, conduits par un enseigne, se rendent maîtres de la garde de la poudrière — soldats de l'active — puis, de la poudrière elle-même. »

« La compagnie est enfin à l'abri... Pour elle, du moins, le guet-apens a pris fin et ne lui fera plus de victimes... »

Un torpilleur français à Corinthe

ATHÈNES, 13 décembre. — Un torpilleur français, arrivé à Corinthe, exerce un contrôle sur les mouvements de transports militaires et devra empêcher le transfert vers le district d'Athènes des troupes royalistes qui se trouvent actuellement dans la Grèce du sud.

Manifestations francophiles des Grecs de Russie

PETROGRAD, 13 décembre. — Les colonies grecques des grandes villes de Russie ont envoyé à l'ambassade de France des délégués qui ont exprimé à M. Paléologue la douleur et l'indignation que leur inspire l'attentat contre nos marins, ainsi que les sentiments de profonde confiance qu'ils gardent envers la France.

D'autre part, la colonie grecque de Moscou a tenu une importante réunion, au cours de laquelle, une adresse de sympathie a été envoyée à M. Venizelos ; 10.000 roubles ont été réunis pendant cette séance, pour être mis à la disposition du gouvernement national grec, d'accord avec l'Entente.

Le Reichstag s'ajourne pour ne pas se compromettre

GENÈVE, 13 décembre. — Les députés Bassermann (national libéral) et Westarp (conservateur) ayant demandé que la discussion soit immédiatement ouverte, au Reichstag, sur la déclaration du chancelier, le député Spahn (centre), interprétant le désir compréhensible du gouvernement d'éviter toute note discordante à ce sujet, proposa l'ajournement sine die du Reichstag.

Cette solution d'un cas embarrassant fut adoptée sans autre forme de procès.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Le kaiser, arrivé avant-hier à Munich, est reparti le même jour de la capitale bavaroise, après avoir déjeuné avec le roi.

— La seconde chambre des États-Généraux de Hollande a autorisé l'émission d'un emprunt d'Etat de 125 millions de florins.

Un succès russe au sud du Trotus

PETROGRAD, 13 décembre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région du bois de Gougolove, l'ennemi continue à bombarder nos positions avec de l'artillerie et des lance-bombes.

Des tentatives ennemies pour prendre l'offensive dans la région de Prisovce, au nord-est de Pomorjan, ont été arrêtées par notre feu.

Les tentatives ennemies pour passer la rivière de Bistrizza, dans la région de Jesupol, ont été repoussées.

DANS LES CARPATHES BOISEES, nos éléments ont repoussé une forte attaque ennemie dans la région à l'est de Chimeni.

Des éclaireurs ennemis qui, en se dissimulant, tentèrent d'approcher de nos tranchées, dans la région du mont Kapoul, ont été dispersés par notre feu.

DANS LA REGION AU SUD ET AU SUD-OUEST DE VALPOUTNY, les combats continuent. L'ennemi oppose une résistance acharnée à notre offensive.

AU SUD DE LA VALLEE DE LA RIVIERE DU TROTUS, nos troupes se sont emparées d'une ligne de tranchées ennemies sur des hauteurs à huit verstes au sud d'Agasoul. Des contre-attaques de l'ennemi, déclanchées afin de ressaisir les hauteurs perdues par eux ont été repoussées avec de grandes pertes pour l'ennemi ; nous avons fait des prisonniers.

FRONT DU CAUCASE. — La situation est sans changement.

FRONT ROUMAIN. — Les éléments de l'armée roumaine, attaqués par l'ennemi près d'Ozialou et au sud de cette localité, se replient vers l'est.

Au sud de la route de Mizilou-Buneo, les Roumains, prenant l'offensive, ont occupé une série de villages, mais, ayant été eux-mêmes attaqués, ils ont été contraints de se replier.

Actuellement, l'armée roumaine a reculé sur le front de la rivière Buzeo-Saringa-Ourzicheni.

La retraite roumaine

LONDRES, 13 décembre. — Le Times constate que la poursuite des Roumains semble maintenant avoir été reprise avec plus de vigueur le long des basses collines des Carpathes et dans la plaine.

Le régime des cartes de vivres à Bucarest

PETROGRAD, 12 décembre. — On mande d'Odessa, suivant des informations venues de la Roumanie, que les Allemands ont introduit dès leur entrée à Bucarest le système des cartes de vivres.

Le gouverneur militaire de Bucarest a pris, dès le premier jour, ses logements dans la maison où sont situés les bureaux des deux journaux francophiles l'Universul et l'Adeverul.

Le communiqué italien

ROME, 13 décembre. — Commandement suprême :

DANS LA VALLEE DE L'ASTICO, duels d'artillerie. Notre artillerie a dispersé un groupe ennemi sur les pentes nord du mont Selluggio et au nord du mont Cimone.

SUR LE FRONT DE GIULIE, on constate des actions d'artillerie par endroits et une activité de nos détachements de reconnaissance.

SUR LE CARSO, un de nos aviateurs a attaqué un ballon ennemi en observation et qui est tombé en prenant feu dans les environs de Ternovizza (Ternovica), au nord-est de Nabresina.

Le communiqué belge

Dans la région de Dizmude et vers Steenstraete ont eu lieu des bombardements réciproques qui ont acquis, au cours de l'après-midi, une intensité particulière à la suite de tirs de destruction exécutés avec succès par les batteries belges contre les organisations défensives de la borne 18 de l'Yser.

M. Lloyd George exposera mardi la politique du nouveau cabinet

LONDRES, 13 décembre. — M. Lloyd George, premier ministre, ne se présentera devant la Chambre des Communes que mardi prochain. Il fera à cette occasion un exposé de politique générale du gouvernement ; on s'attend à ce qu'il fasse allusion à son discours du chancelier au Reichstag.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Si les Allemands fusillent le capitaine du "Caledonia"...

L'Angleterre uera de représailles

LONDRES, 13 décembre. — Le Times dit qu'il faut prévenir l'Allemagne que l'Angleterre enverra parmi les prisonniers allemands des officiers du grade le plus élevé et les traitera de la même manière que le capitaine Blaikie, du Caledonia, sera traité par les Allemands :

« Il faut que nous en finissions avec la théorie suivant laquelle le commandant d'un navire marchand qui essaie d'éprouver un sous-marin n'a pas droit au traitement réservé aux belligérants. Nous prouverons que la vie des plus hauts prisonniers vaut pour nous celle de nos incompétents capitaines marchands. »

L'« Alexandra » capturé

COPENHAGUE, 12 décembre. — Le paquebot transatlantique Alexandra, appartenant à la Compagnie réunie des bateaux à vapeur, qui avait quitté Copenhague le 9 décembre, avec un chargement de pâte à papier, à destination de Boston, a été capturé dimanche, dans le Cattegat, par un croiseur allemand.

Le paquebot a passé hier dans le Sund, marchant vers le Sud avec un équipage de prise.

Les survivants de l'« Exemplar »

LISBONNE, 12 décembre. — Un canot ramenant quatorze hommes de l'équipage du vapeur italien Exemplar, torpillé, est arrivé à Cacella. Un second canot, avec douze hommes du même vapeur, y compris le capitaine, manque.

La journée des pirates. — Deux transports torpillés

Un télégramme de Berlin de source officielle, annonce que des sous-marins ont torpillé, le 23 novembre et le 3 décembre, dans le bassin oriental de la Méditerranée, deux grands transports de 5.000 à 6.000 tonnes. Ces transports étaient chargés de matériel de guerre et escortés de destroyers.

En outre, le Lloyd signale les nouveaux sinistres suivants :

Le steamer suédois Harry aurait été incendié et détruit par un sous-marin allemand (équipage recueilli).

Le vapeur belge Keltur, que l'on avait annoncé comme coulé, a été péniblement ramené à Falmouth.

Une conférence de M. Maeterlinck interdite à Madrid

MADRID, 13 décembre. — Sur l'invitation du comte de Romanones, M. Maeterlinck, qui devait faire une conférence ce soir, à la Maison du peuple, a été prié d'y renoncer.

On lui fit observer que, comme il appartient à un pays belligérant et non pas neutre, des incidents regrettables pouvaient se produire à ce sujet.

La jeunesse socialiste protestera auprès du gouvernement.

MADRID, 13 décembre. — Le Libéral publie des détails sur les manifestations qui eurent lieu hier à la Maison du Peuple, devant l'Hôtel Palace où est descendu Maurice Maeterlinck, et les bureaux du journal, à la suite de l'interdiction de la conférence annoncée pour le soir.

La foule manifesta le plus grand enthousiasme et des vivats retentissants furent poussés en l'honneur du grand écrivain belge.

Le Libéral donne le texte d'une lettre du comte Romanones à M. Gomez Carrillo, demandant à ce dernier de prier, en son nom, Maeterlinck, non pas de manière officielle, mais à titre de vieil ami et admirateur du poète, de renoncer à faire la conférence promise. La lettre, en effet, était signée Romanones, « un ami et un admirateur ».

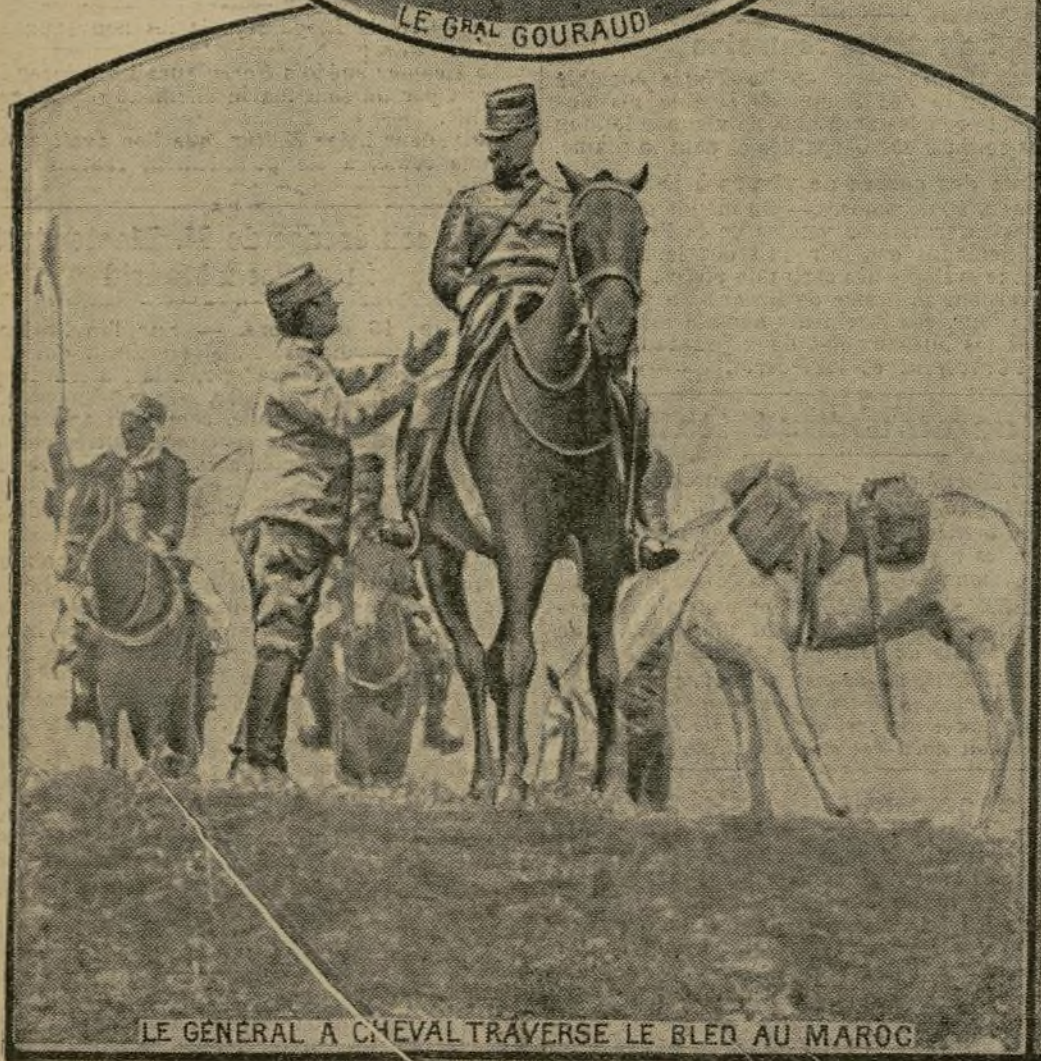
La réponse de Maurice Maeterlinck à Gomez Carrillo se termine ainsi : « Chaque fois que j'ai parlé du martyre de mes compatriotes et que j'évoque l'œuvre d'Alphonse XIII, je verse des larmes d'émotion et de reconnaissance. Voici ce que je vous prie de vouloir bien dire à notre ami le comte de Romanones. »

RETOUR DE 300 DÉPORTÉS

Trois cents vieillards, femmes et enfants des Ardennes et de la Meurthe-et-Moselle envahies, parmi les vingt mille que renvoient les Allemands en France sont arrivés à La Roche-sur-Yon, d'où ils ont été répartis sur divers points.

Ayuntamiento de Madrid

GOURAUD, RÉSIDENT GÉNÉRAL AU MAROC



L'un des chefs les plus populaires de l'armée française, le général Gouraud, vient d'être promu au poste de résident général au Maroc, en remplacement du général Lyautey. Avant de prendre une si brillante part aux opérations de la guerre, le héros de Sebd-El-Bahr avait activement collaboré à la pacification marocaine. Agé seulement de quarante-neuf ans, il fut le plus jeune de nos généraux. Au Soudan, en Mauritanie, il se distingua comme chef colonial, et aucun choix ne pouvait être fait pour donner, au Maroc, un plus digne successeur au général Lyautey.

LYAUTEY, MINISTRE DE LA GUERRE



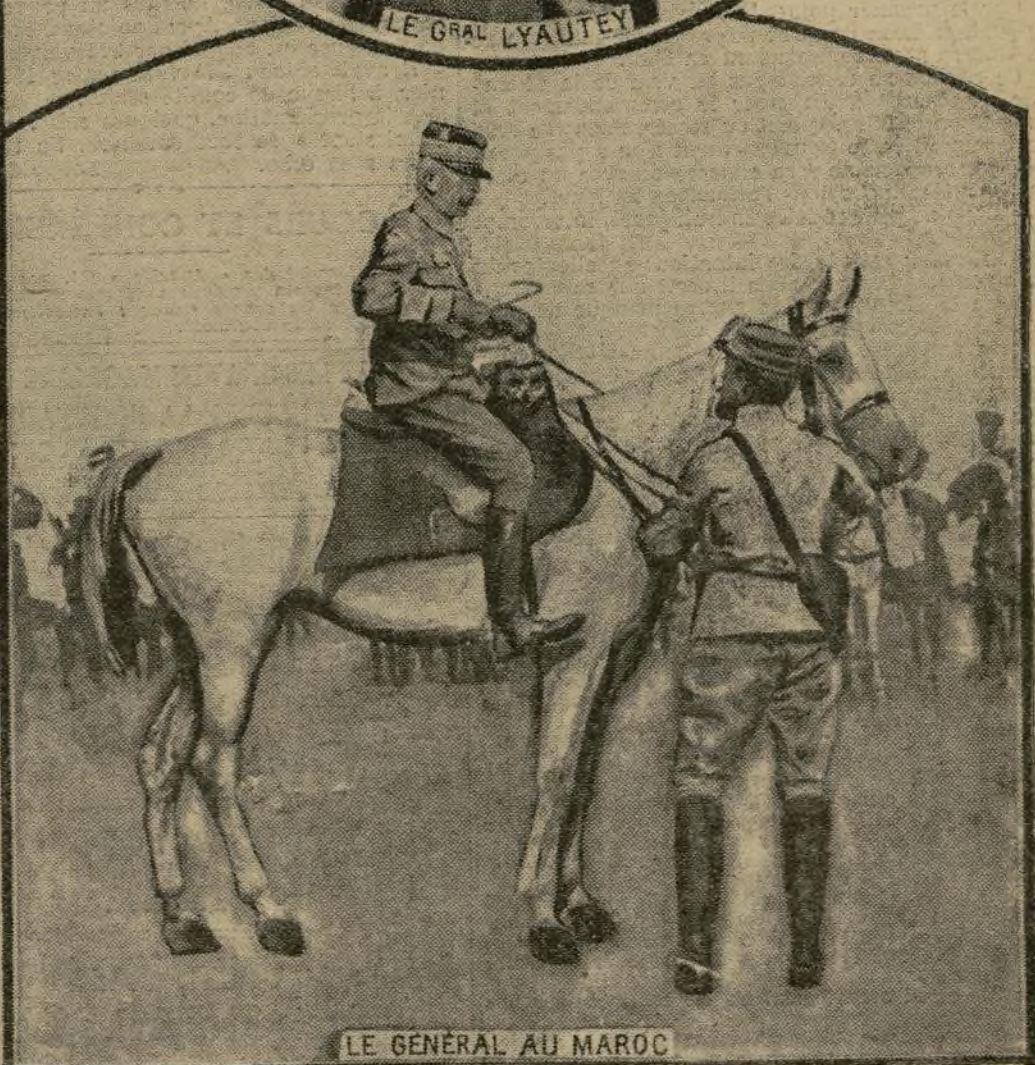
LE GÉNÉRAL LYAUTEY (1) EN ESPAGNE
AVEC LE ROI (2) ET MR POINCARE (3)



LE GRAL LYAUTEY



LE GÉNÉRAL EN TENUE DE CAMPAGNE



LE GÉNÉRAL AU MAROC

L'homme qui occupe aujourd'hui les hautes fonctions de ministre de la Guerre en France est non seulement un grand soldat, mais encore un administrateur de première valeur. L'œuvre qu'il assumait et menait à bien au Maroc depuis plusieurs années est considérable. Avec une remarquable énergie, il pacifia un pays en pleine révolte et l'organisa judiciairement, économiquement et financièrement. Homme d'action, esprit résolu, il était, dans les circonstances actuelles, l'un des Français et des chefs les mieux désignés pour diriger le destin de nos armes.

(Phot. Pirou, rue Royale.)

Le nouveau cabinet obtient à la Chambre 314 voix contre 165

Le nouveau ministère Briand s'est présenté hier devant la Chambre, qui lui a accordé, par 314 voix contre 165, l'ordre du jour de confiance qu'il demandait.

A cette occasion, le Palais-Bourbon avait pris l'aspect des jours de débats sensationnels. C'était la cohue dans les couloirs, dans l'hémicycle et aussi dans les tribunes et les galeries publiques.

A l'ouverture, tous les ministres — sauf le général Lyautey — sont au banc du gouvernement. MM. Jules Guesde et Marcel Sembat ont repris, à l'extrême gauche, la place qu'ils occupaient voici vingt-huit mois; M. Painlevé, qui entre en séance alors que le président du Conseil est à la tribune, est l'objet d'une petite ovation de la part des adversaires du cabinet.

On a lu, d'autre part, le discours prononcé par le président du Conseil à l'ouverture de la séance.



M. C. BENOIST
(Ph. H. Manuel.)

Dès que M. Aristide Briand a regagné son banc, M. Deschanel, qui préside, fait connaître qu'il est saisi de sept demandes d'interpellation, déposées par MM. André Tardieu, Laroche, Charles Benoist, Maurice Viollette, Albert Favre, Lafferre et Alexandre Blanc.

On discute pendant trois bons quarts d'heure à propos du tour de l'interpellation de M. Charles Benoist visant les événements de Grèce, dont le président du Conseil demande l'ajournement, et qui est finalement retirée par son auteur. Et le débat s'engage sur l'interpellation de M. André Tardieu.

Les griefs de l'opposition

Très clair, très précis suivant son habitude, le député de Seine-et-Oise déclare refuser sa confiance au nouveau gouvernement et expose nettement les motifs de son hostilité.

L'ordre du jour qui a clôturé le comité secret comportait trois ordres de réformes : celle du haut commandement, celle du resserrement interalliés, celle du regroupement des forces économiques. De l'avis de M. André Tardieu, ces réformes ne sont pas réalisées.

Sur le premier point, le gouvernement apporte la juxtaposition de deux pouvoirs : le ministre de la Guerre et le commandant en chef.

Ce régime ne répond pas au vœu de la Chambre. Il aboutit à disperser le commandement et les responsabilités. Quant au resserrement de l'effort interalliés, le Gouvernement n'en a pas parlé. Ce resserrement ne sera efficace qu'avec un état-major interalliés ; nous l'attendons toujours.

Cela ne peut se faire en huit jours, interromp M. Briand.

M. Tardieu est sûr des intentions excellentes du président du Conseil, mais il croit que sa conception de la direction de la guerre manque de prévoyance, de persévérance et d'énergie.

Très applaudi, le député de Seine-et-Oise rappelle la marche des événements de Grèce et l'attitude du gouvernement.

— Jusqu'en juin, dit-il à M. Briand, vous nous avez dit que nous devions être patients parce que nous n'avions pas en forces. En juin, vous exigez le renvoi de M. Skoulondis et l'expulsion des agents, excepté M. Schenck. En juillet, vous expulsez M. Schenck mais vous maintenez son instrument ; les lignes de démarcation. En août, vous réclamez la dissolution de ces lignes, et ce sont elles qui, en décembre, assassinent nos soldats. En septembre, vous vous rapprochez de la Grèce ; par courtoisie diplomatique, vous laissez au palais la T. S. F. qui permet de télégraphier aux Bulgares les mouvements de nos armées en Macédoine.

Nous saisissons la flotte grecque, mais, au lieu de la remettre à Venizelos, nous y arborons les drapeaux alliés, diminuant ainsi l'autorité de ce grand citoyen. Puis, ce sont encore d'obscures tractations avec le palais, des ultimatums concertés, mais pas assez, puisqu'ils aboutissent à l'attentat du 12 décembre !

Avant le comité secret il n'était question que d'accord avec le roi ; aujourd'hui encore, après l'attentat, nous apprenons qu'on négocie de nouveau, et pendant ce temps, le roi fait creuser des tranchées et concentre des troupes.

Aucun pareil aveuglement n'a été constaté dans une diplomatie.

M. Laroche, député des Alpes-Maritimes, qui interrompt ensuite sur le haut commandement, refuse également sa confiance au gouvernement ; il réclame des hommes d'action et non des orateurs.

— Si je votais, dit-il, pour une combinaison que je juge néfaste, j'imposerais d'un éternel remords les



M. TARDIEU
(Phot. Femina.)

dernières années qui me restent à vivre. (Applaudissements sur quelques bancs.)

Avec M. Maurice Viollette, autre adversaire du cabinet, ce sont de nouvelles critiques sur le haut commandement et aussi sur la composition du ministère :

— Le grand état-major, sans doute, n'est plus à Chantilly, dit M. Viollette, mais il est reconstitué à Paris. Nous en sommes toujours à la politique des habiletés ; cela ne peut durer ! Autrefois, vous considériez vos collaborateurs sans portefeuille comme utiles au salut de la France. Aujourd'hui, vous les jetez par-dessus bord, toujours pour le salut de la France ! (Applaudissements et rires.)

Dans votre cabinet, un homme a lutté avec courage contre les fantaisies du commandement : je constate qu'il n'y est plus. Si nous n'avons pas enregistré un désastre en Orient, c'est à lui, à M. Painlevé que nous le devons.

M. Paul Pugliesi-Conti. — Vous n'avez pas le droit de parler ainsi, vous qui, ainsi que M. Painlevé, avez désarmé le pays en refusant, le 26 mai 1914, quelques mois avant la guerre, les crédits que le ministre de la Guerre demandait pour la défense nationale. (Bruit.)

Les débats sur l'ordre du jour

M. Goude, socialiste, vient encore dénoncer les dangers de la politique personnelle du président du Conseil, puis le président donne lecture des ordres du jour déposés. Il y en a trois, dont le premier est de M. Henri Galli, qui rappelle que la Convention nationale refusa d'entendre parler de paix tant que la France était envahie. Mais la bataille s'engage sur un ordre du jour de M. Roden, accepté par le gouvernement, et ainsi conçu :

La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement et confiante en lui pour poursuivre énergiquement la conduite de la guerre, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

Avant le vote, M. Maginot déclare refuser sa confiance au nouveau cabinet. Dans un discours véhément, M. de Monzie dénonce la tentative de dictature du président du Conseil, qui a annoncé son intention de gouverner par décrets.

— Pas ça ! s'écrie le député du Lot. Et pas vous ! (Vifs applaudissements.)

M. Aristide Briand revient à la tribune et faisant observer qu'au cours des réquisitoires souvent injustes prononcés contre lui aucun reproche précis n'a été formulé, adjure la Chambre de peser les conséquences de son vote dans les heures graves que nous traversons.

Deux déclarations de MM. l'amiral Bienaimé et de Bandry-d'Asson, hostiles au gouvernement, et les urnes circulent. Après pointage, l'ordre du jour de confiance est adopté par 314 voix contre 165.

Il avait obtenu 314 voix contre 160 jeudi dernier, à l'issue du comité secret.

A la proclamation, quelques cris : « Démission ! Démission ! » se font entendre. Ils restent d'ailleurs sans écho.

Léopold Blond.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 15 décembre, à 2 h. 1/2 : la lutte contre les grands fleaux : l'alcoolisme, conférence par le professeur Courmont.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ
ETRENNES, JOUETS ET TOUT CE QUI CONCERNE
LA NOUVEAUTÉ.
MOBILIERS PAR MILLIERS.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition
Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Primerose était affichée hier pour 8 h. 1/4.

Mlle Leconte reparait pour la seconde fois de sa maladie. J'ai eu si rarement l'occasion de voir parler de la créatrice de *Primerose*, ces derniers mois que je ne veux point laisser fuir la chance qui s'offre à moi de qualifier un talent d'une si originale personnalité. Parmi les plus séduisantes comédiennes de la Maison, il en est deux, de physionomie, d'allures, de tempérament très différents, qui ont conquis de haute lutte le premier rang dans la faveur du public : Mlle Piérat et Leconte.

Mlle Piérat s'est affirmée l'interprète vibrante des rôles de passion, de flamme dévorante, de éternelle tourmentée.

Mlle Leconte, c'est la gaieté, la fraîcheur, la jeunesse pétulante. Sa voix lance le mot, articulé fortement, avec tant de sonorité que l'oreille en est réjouie ! Il y a tant de vie, de cité et de lumière dans ses yeux rieurs, où la malice s'allie à une si douce bonté, que le plus morose est incapable de résister à de pareils attraits. Enfin, sa sensibilité très affinée lui permet sans doute d'exprimer aussi la souffrance, mais on sent bien chez elle que ce gros chagrin ne sera pas de longue durée, parce qu'il est plus attendrissant qu'émouvant au sens profond du mot.

Emile Mas.

La première de ce soir. — Elle aura lieu à la Renaissance avec la pièce nouvelle de M. Jacques Richepin : *La Guerre et l'Amour*.

A l'Apollo. — Les *Maris de Ginette*. Galipaux n'avait jamais soulevé autant de rires qu'avec sa « Galipette », en compagnie de la gracieuse Mariette Sully. Aujourd'hui, deux représentations : matinée et soirée. Tél. Central 72-21.

Au Théâtre des Arts. — C'est aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 30, et en soirée, à 8 h. 30, que sont irrévocablement fixées les deux dernières représentations de *la Frontière*, de Lucio d'Ambra, avec Berthe Bady.

Pas de répétition générale au Châtelet. — Par suite d'un accident de machinerie au Châtelet, la répétition générale de *la loi des chiens policiers*, annoncée pour aujourd'hui, n'aura pas lieu.

La préfecture de police interdisant toute représentation le vendredi, M. Fontanes se trouve dans l'obligation de la supprimer complètement. La première sera donnée samedi soir, à 8 heures, à bureaux ouverts. Le service de seconde sera reçu mardi.

Au Théâtre Réjane. — Un père prodigue quittera l'affiche dimanche, après la matinée. *L'Oiseau bleu* passera jeudi 15, en matinée et en soirée. Il n'y aura pas de répétition générale.

A Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 30, et en soirée, à 8 h. 30, la revue *ça gaze*, avec toute la troupe. Bienfaisance et solidarité. — M. Roméo Zanoni organise pour dimanche prochain, au Théâtre des Champs-Élysées, une matinée exceptionnelle au bénéfice des soldats aveugles français et italiens.

Une quinzaine italienne. — En janvier prochain aura lieu sur la scène du théâtre Antoine obligamment prêtée par M. Gémier, une quinzaine italienne en l'honneur de Gabriele d'Annunzio, avec le brillant acteur italien Giulio Tempesi. Parmi les premières œuvres interprétées figurent, en premier lieu, *Fiaccato sotto il moggio* et *la Fila di Iorio*. Cette série de représentations est placée sous les auspices de l'Union Latine.

A l'Olympia. — Tous les jours, en matinée (fant. 1 fr.), en soirée (1, 2, 3 fr.). Le plus beau spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions.

JEUDI 14 DECEMBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Cinna*, Riquet à la houppe, Hommage à Verhaeren.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Mireille*.

Opéra. — A 1 h. 45, *Andromaque*, *la Dernière Classe*.

Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, *Faut et Virginie*.

Même spectacle que le soir : Apollo, 2 h. Antoine, 2 h. Th. des Arts, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30; Capucines, 2 h. 30; Cluny, 2 h.; Gymnase, Th. Michel, Nouvel-Ambigu, Porte-Saint-Martin, Palais-Royal, Renaissance, Scala, 2 h. 30; Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Samson et Dalila*.

Comédie-Française. — A 7 h. 15, *la Course du Flambeau*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Marouf, sautier au Caire*.

Opéra. — A 7 h. 35, *Monsieur le Directeur*, *la Dernière Classe*.

Th. Antoine. — A 8 h. 30, *l'Otage*.

Athénée. — A 8 h. 15, *je ne trompe pas mon mari*.

Capucines (Guit. 56-47). — A 8 h. 30, *Tambour battant*.

revue : « Phisique : l'air ! pan ! pan ! »

Châtelet. — Samedi, *l'ick, roi des chiens policiers*.

Théâtre Edouard-VI. — A 8 h. 45, *Al Right*.

Galté. — A 8 h. 30, *Mette* (Lucien Guitry).

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *l'gar ou les Loirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette* (Galipaux, Mariette Sully).

Th. des Arts. — A 8 h. 30, *la Frontière*, de M. Lucio d'Ambra (Mme Berthe Bady). Dernière.

Cluny. — A 8 h. 15, *la Tomate*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *Rivoli*.

Grand-Guignol. — A 8 h. le *Laboratoire des hallucinations*.

Th. Réjane. — A 8 heures, *la Porte ouverte*.

Renaissance. — A 8 h. 15, *la Guerre et l'Amour*.

Scala. — A 8 heures, *la Danse au clair de lune*.

Théâtre-Lyrique. — A 8 heures, *les Saltimbanques*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Monne* (Max Dearly, Jane Renouard).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *ça gaze*. (Tél. Ph. Loquette 30-12).

Olympia (Guit. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. "Ingt vedettes et attractions"

Gaumont-Palace. — A 2 h. et 8 h., *l'Atgton* (suite et fin); *le Drame d'une vie*. Location 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Nemrod et Co*; *Max fait de la photo* (Max Linder); *le Masque aux dents blanches*; des vues de guerre.

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les profitards

I

LES DEUX POTEAUX

Chez Monsieur Frank Wollustling.
Rue Mogador. Un appartement pas cher. Quelques tableaux
beaux et quelques bibelots de valeur. Le reste du mobilier
d'une laideur attristante, presque sordide.

LA CONCIERGE (Elle ouvre la porte et introduit un
un individu qui la suit). — L'a dit qu'y va v'nir tout
d'suite... (Elle s'en va.)

M. SAMUEL LARMIÉUX (Entre trente-cinq et cin-
quante ans, on ne peut pas savoir au juste. Le visage
raviné. Le regard fuyant, où luit parfois une petite
flamme intelligente d'une acuité singulière. Conve-
nablement vêtu au sens strict du mot. Aspect lamen-
table. Un pauvre être. Il hausse les épaules et pense,
en se promenant dans la petite pièce, qu'il traverse
en deux pas.) — Je le sais, parbleu, qu'il va me faire
poser l... et qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir?... (Il
regarde un petit guéridon d'acajou à galerie de cui-
vre.) C'est joli, ça... ça vaut bien dans les douze louis...
(On entend ouvrir la porte de l'appartement.) Ah!...
C'est heureux!... (M. Frank Wollustling entre lente-
ment.) Prends garde de trop te presser!...

M. FRANK WOLLUSTLING (Trente-huit ans. As-
sez bien physiquement. Grand, blond et lourd. Un
teint superbe et des dents itou. Habillé avec beau-
coup de recherche. L'air débrouillard. Un aplomb fa-
bulux. Beaucoup d'intelligence et pas de scrupules).
— Je te demande pardon, mon vieux... Je ne pensais
pas que tu fusses déjà là...

LARMIÉUX. — J'y fusse... Je suis exact, moi...
(Amer.) Mes moyens ne me permettent pas d'être
mûfle...

WOLLUSTLING (Il n'a pas l'air d'avoir entendu). —
Voici ce dont il s'agit... Il faut... habilement... faire
naître, puis grandir et s'étendre, dans certains mi-
lieux, le bruit d'une paix très prochaine... (Larmieux
hausse les épaules.) Qu'est-ce qui te prend?...

LARMIÉUX. — Je suppose que ça n'est pas sur moi
que tu comptes pour faire naître quoi que ce soit,
alors que c'est tout juste si je réussis à ne pas
mourir...

WOLLUSTLING. — C'est justement, mon vieux,
parce que je sais qu'un peu de galette te serait salu-
taire, que je t'offre le moyen de t'en procurer...

LARMIÉUX. — Et le moyen c'est de me faire cof-
frer en répandant des fausses nouvelles alarmantes...

WOLLUSTLING. — D'abord, coffrer c'est bien gros!...
Ensuite, je sais beaucoup de types que l'annonce de
la paix n'alarmait pas... au contraire...

LARMIÉUX. — Des cochons...

WOLLUSTLING (Il regarde Larmieux avec étonne-
ment). — Mâche!... Je ne te savais pas si cocar-
dier...

LARMIÉUX. — Parce que je suis qu'un pauvre bou-
gre, j'ai pas le droit d'aimer mon patelin, pas?... Mais
je ne sais pas pourquoi je t'explique ça, tu ne peux
pas comprendre... tu n'es pas Français, toi...

WOLLUSTLING. — Je te demande pardon... je suis
Français...

LARMIÉUX. — Depuis le vingt-cinq juillet dix-
neuf cent quatorze... (Il ricane.)

WOLLUSTLING. — Et avant j'étais...

LARMIÉUX (violent). — Alsacien... Oui... de Frank-
furt!... Je la connais celle-là!... Tu vas pas me la
faire...

WOLLUSTLING (paisible). — Au lieu de dresser des
actes civils plus ou moins fantaisistes, veux-tu me
dire si, oui ou non, tu acceptes de gagner les cinq
mille balles que je suis autorisé à t'offrir?...

LARMIÉUX (Il devient pâle, puis rouge). — Cinq
mille balles!...!...!

WOLLUSTLING (presque apitoyé par tant d'émo-
tion). — Mon pauvre vieux!... il y a longtemps
que tu n'en as tant vu, hein?...

LARMIÉUX. — Eh bien, j'accepte... Au moins, je
boufferais en attendant le conseil de guerre... Seule-
ment, tu as dit qu'il fallait répandre le bruit d'une
paix prochaine dans « certains milieux »... Tu com-
prends que les milieux où je peux pénétrer sont limi-
tés... (Il jette un coup d'œil sur ses vêtements.) Je
ne suis pas vêtu...

WOLLUSTLING. — Non... mais tu es couvert... C'est
tout ce qu'il faut... (Il l'examine.) ou presque... D'ail-
leurs, tu recevrais une avance pour t'acheter une
pelure correcte, si besoin en est...

LARMIÉUX (inquiet). — Où donc est-ce que je dois
aller?...

WOLLUSTLING. — Il faut d'abord que tu connais-
ses... vaguement... l'affaire elle-même... La voici... Il

s'agit de mettre en discrédit un stock de... d'objets
destinés à la troupe en temps de guerre... La société
qui a fabriqué lesdits objets en est déjà un peu in-
quiète... elle craint de n'en pas avoir un débouché
suffisant parce qu'elle en a fabriqué beaucoup... Elle
consentirait, dès à présent, à perdre quelque chose
comme trente pour cent si on la débarrassait de ses
produits... Il faut qu'elle en arrive rapidement... le
plus rapidement possible, tu m'entends... à souhaiter
en perdre quatre-vingts...

LARMIÉUX. — Alors, vous achetez?...
WOLLUSTLING (narquois). — Tu es très intelli-
gent!... et puis, quand la guerre se rallumera... car
nous la rallumons...

LARMIÉUX. — Vous revendez à d'autres...

WOLLUSTLING. — Non, pas à d'autres... aux mê-
mes...

LARMIÉUX (Il le regarde avec admiration). — Et
en quel lieu dois-je porter et répandre la bonne pa-
role?...

WOLLUSTLING. — Les milieux publics nous sont in-
terdits... parce que dangereux... C'est plein de mou-
chards qui guignent les plus innocents propos... Con-
naiss-tu une dame qui s'appelle Madame Treille?...

LARMIÉUX. — La belle Madame Treille?...

WOLLUSTLING. — Parfaitement... Tu iras à son
jour...

LARMIÉUX. — Son farbin me f... à la porte sans
douleur...

WOLLUSTLING. — Non... (Il sort d'un portefeuille
quelques cartes de visite.) tu feras passer une de ces
cartes...

LARMIÉUX (Il prend les cartes et lit :)

Le professeur Saitouski,
de l'Ecole de Médecine de Cracovie
Membre de la Croix-Rouge de Genève
Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand,
etc... etc... etc...

Faux et usage de faux... C'est complet!...

WOLLUSTLING. — Qu'est-ce que ça te fait, puis-
qu'on ne te reverra jamais... du moins sous ce titre...

LARMIÉUX (résigné). — Et après?... Que dira le
professeur de Cracovie?...

WOLLUSTLING. — En faisant passer ta carte, tu di-
ras que tu arrives de Verdun, que tu apportes des
nouvelles du neveu de Madame Treille, le lieutenant
Grandmanoir... Elle t'accueillera avec transports... et
là, devant la bande d'ois qui gloussent dans le sa-
lon... sans compter la maîtresse du salon elle-même...
tu sortiras... après avoir parlé du brave lieutenant...
ton boniment sur la paix certaine et prochaine... Plus
tu inventeras des conditions désastreuses, plus on go-
bera tes dires... Tu tiendras tes renseignements de
Pologne d'abord, de Suisse ensuite, et enfin de hau-
tes personnalités politiques françaises... Là-dessus, je
n'ai rien à t'apprendre... en ta qualité d'ancien député
de la Basse-Sarthe, tu connais mieux que moi le
monde parlementaire, et tu sauras, mieux que qui-
conque, trouver ce qu'il faut... Prolonge ta visite
étoile-toi... fais prévoir toutes les catastrophes les
plus noires... Est-ce entendu?...

LARMIÉUX. — C'est entendu...

WOLLUSTLING. — Présente-toi vers cinq heures et
demie, le troupeau d'ois sera au complet... Les
oreilles les plus intéressantes, quant au colportage des
sinistres nouvelles, c'est celles de Mesdames Mont-
bard, Desmarest de Saint-Gond, Schleicher, de la
comtesse de La Vergue, de la baronne du Mourillon,
d'une vieille claquette qui s'appelle Monsieur des Ra-
miers, et d'un homme, mobilisable et embusqué, le ba-
ron d'Icoglan... J'ajoute que si Desmarest de Saint-
Gond mâle était là lui-même, ce serait une bénédic-
tion du ciel...

LARMIÉUX. — Ah!... C'est lui le patient?... (Un si-
lence.) Je suis sûr que Gemant-Heff est de l'affaire?...

WOLLUSTLING. — On ne peut rien te cacher...

LARMIÉUX (allumé à l'idée d'un chantage possi-
ble). — Et Lagrath aussi, je parie?...

WOLLUSTLING. — Si on te le demande, tu diras que
tu n'en sais rien... C'est après-demain le jour de la
belle Madame Treille... Que les ois te soient pro-
pices... et cette fois elles ne sauveront pas l'Acropole...

LARMIÉUX (Il rectifie). — Pardon... Tino et Ti-
nette te font perdre le nord... C'est pas l'Acropole,
c'est le Capitole que les ois ont sauvé...

WOLLUSTLING. — Tu es sûr?...

LARMIÉUX. — Plutôt...

WOLLUSTLING. — Je m'incline... je n'oublie pas le
respect que je dois à l'ancien normalien...

LARMIÉUX (agré). — Je te fais grâce du res-
pect...

WOLLUSTLING (avec bonhomie). — T'as raison...
Aujourd'hui, on n'est plus que deux poteaux qui tur-
binent ensemble...

LARMIÉUX (résigné). — On n'est plus que deux
poteaux...

Gyp.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi, Saint Nicaise ; demain,
Saint Mesmin.

— A 10 heures : Messe du Souvenir des catholiques des
Beaux-Arts à la mémoire des Artistes français et alliés morts
au champ d'honneur.

— A 2 heures : Vente de charité des Œuvres de guerre au
profit du Logement ouvrier, 9, avenue Hoche. — Vente de
l'Association amicale des anciennes élèves de la Légion d'hon-
neur.

— A 4 heures : Thé-bridge au profit du Foyer du Soldat
belge, 15, place Vendôme.

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi Pierre de Serbie, venant de l'île d'Éubée, où
il villégiaturait à la station thermale de Chalois, est arrivé à
Salonique.

— LL. MM. la roi et la reine d'Espagne sont de retour
à Madrid, venant de la Granja.

INFORMATIONS

— Le jeune docteur Louis Pech, de la Faculté de Monte-
pellier, médecin radiographe à l'hôpital de Croix, a été une
nouvelle victime de la radiographie, qui rend tant de services
à l'armée. Après avoir sacrifié tous ses instants, avec un
dévouement inlassable, à ses malades, il vient de subir l'aspi-
ration du médium et de l'index de la main gauche.

— Le duc et la duchesse de Norfolk ont quitté Londres pour
Arundel Castle.

BIENFAISANCE

— Le Comité de l'Union qui organise la cérémonie solen-
nelle du mardi 19 décembre, à Saint-Sulpice, en mémoire des
Soldats belges morts pour la patrie, a confié au célèbre graveur
Lalique l'exécution d'une médaille commémorative. Cette mé-
daille, avec texte de la comtesse de Noailles, sera : en vermeil
pour les souscripteurs des places réservées (50 francs) ; en
argent pour les places de la nef (20 francs) ; en bronze pour
le pourtour de la nef (10 francs).

Billets chez M. Lalique, 24, place Vendôme ; chez Jamarin,
15, avenue des Champs-Élysées ; chez Durand, 10, place de la
Madeleine, et à la sacristie de Saint-Sulpice.

MARIAGES

— Dernièrement, a été célébré le mariage de Mlle Andréa
Gaspas, fille du directeur de l'Asile de Chateau-Picon, à Bor-
deaux, avec M. Lapeyre, enseigne de vaisseau de première
classe, fils de M. Lapeyre, percepteur à Rimpes.

— On annonce les fiançailles de Mlle Jeanne Delombe, fille
du notaire de Versailles, titulaire de la médaille de 1870, et de
Mme, née Wallon, avec M. Joseph Renard, ingénieur, mobi-
lisé au génie, fils de l'avoué rouennais.

DEUILS

Morts pour la France :
GUY MOREAU, lieutenant au ... chasseurs alpins. — JEAN
BERNARD-BERNARD, lieutenant d'infanterie. — MAURICE DE MO-
RAS, sous-lieutenant au 147^e d'infanterie. — HENRI BAUDOU,
sous-lieutenant au 4^e zouaves. — MAURICE GUYBERT, sous-lieu-
tenant d'artillerie. — COMTE FRANÇOIS D'HEPPEL, sous-lieu-
tenant d'artillerie. — ROLAND DE BONADONA, sergent au 69^e d'in-
fanterie. — JULES PASCAL, caporal au 35^e colonial.

Nous apprenons la mort : Du comte Stanislas de La
Taille, inspecteur principal de la Compagnie P. L. M., en re-
tente, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, rue
du Bac, 40. Ses obsèques seront célébrées à Orléans le ven-
redi 15, et un service aura lieu, à l'église Saint-Thomas
d'Aquin, le samedi 16, à 10 heures.

De M. Georges Pavillier, inspecteur général honoraire des
ponts et chaussées, ancien directeur général des travaux publics
de Tunisie, décédé à l'âge de soixante-trois ans ;

De Mlle Mange, receveuse des postes et des télégraphes
d'Hannoville-sous-les-Côtes (Meuse), évacuée à Bar-le-Duc, qui
reçut la médaille militaire pour sa brillante conduite au mo-
ment de l'invasion ;

De M. Georges Pavillier, inspecteur général honoraire des
ponts et chaussées, ancien directeur général des travaux publics
de Tunisie, décédé à l'âge de soixante-trois ans ;

De M. Eugène Raveneau, frère de l'agent de change bien
connu ;

De Mme E. Lemaître, veuve de l'intendant militaire Le-
maître et mère du colonel Lemaître, commandant le 10^e chas-
seurs, et de M. P. Lemaître, avocat, décédée à Gap ;

De Mme Sevaistre, née Cuoq, veuve de l'ancien député de
l'Eure, maire d'Elbeuf ;

De M. Kellner père, chevalier de la Légion d'honneur,
décédé en son domicile, avenue de Malakoff, 129, à quatre-
vingt-six ans ;

De M. Eugène Raveneau, frère de l'agent de change bien
connu ;

De l'abbé Charles Richer, chanoine honoraire, archidiacre de
Rouen, vicaire général, décédé à soixante-neuf ans ;

De M. Germain Sauvanet, ingénieur des arts et manufac-
tures, président de l'Association des architectes de l'Angoumois,
du Limousin et du Périgord, décédé à la Villedette, près Guéret ;

De M. Hippolyte Sirven, décédé à Orléans, à quatre-vingt-
deux ans.

COMMENT AMÉLIORER SON TEINT AVEC DE LA CIRE

Un mauvais teint, épais, blafard, ridé, est dû à
l'accumulation de plusieurs couches de tissus
morts ou d'écaïlle sur le véritable épiderme. Le
véritable épiderme doit toujours être protégé par
une couche de cette pellicule morte et transpa-
rente qui se renouvelle continuellement par en-
dessous. Lorsque ce tissu est renouvelé en des-
sous, la couche en dehors doit tomber ou être en-
levée. Quand ceci n'est pas fait, une couche épaisse
et imperméable se forme graduellement, bouchant
des pores, cachant dessous le joli teint et ridant en
même temps la peau du visage. Pour rendre au
teint sa beauté originelle et le préserver, ce tissu
mort doit être doucement ramolli et enlevé par
un dissolvant émoussant tel que la cire aseptique,
un peu de laquelle doit être appliquée avec le bout
des doigts chaque soir avant de se coucher. Les
résultats de ce traitement sont étonnants : les per-
sonnes qui s'en servent semblent rajeunies de
10 à 15 ans au bout d'une semaine. Son usage
régulier employé au lieu de crèmes absorbées par
la peau, qui en se desséchant la durcissent, est
très recommandé ; c'est la plus sûre garantie d'une
longue jeunesse et d'une beauté durable.



Les pages de Madame

CAUSERIE FEMININE



Chiens de luxe

— Il n'y a plus de nains, m'a dit, avec une grande tristesse, le directeur d'un des chenils les plus réputés des environs de la place Ventôme... Il n'y a plus de nains L...

Et j'ai hoché la tête, mélancolique, en pensant avec sympathie à toutes ces délicieuses jeunes femmes qui ne pourraient sortir sans emporter, dans un manchon de luxe, un chien de prix.

Cette pénurie de nains nous vient, comme bien d'autres maux, de la guerre. On ne commerce pas avec l'ennemi, et les éleveurs d'outre-mer, craignant les risques de voyage, hésitent à envoyer chez nous les sujets rares. Les meilleurs chenils sont, en ce moment, mal fournis de ces minuscules chiens de poche. Le Yorkshire, le King-Charles, le Japonais, le Papillon arrivent mal... Le griffon belge n'arrive plus... Peut-être a-t-il été envoyé en Allemagne, comme un chômeur ?

Cette « crise », pour peu qu'elle s'aggrave, pourrait changer la mode des chiens. Car, vous n'en doutez pas, madame, il y a, là aussi, une mode. Une femme qui s'habille chez le bon faiseur ne peut décemment sortir qu'un chien coté. La verriez-vous flanquée d'un fox ou d'un barbet ? Une petite bête de pure race peut seule accompagner une toilette dont chaque détail fut étudié longuement. Il convient donc d'avoir, pour un chien matiné, eût-il les meilleurs yeux du monde, le même dédain que pour un collier de perles fausses ou une zibeline trop claire.

Parmi les chiens avouables et qu'on peut exhiber, le Loulou dit de Poméranie — il n'en naît point que là — et le Pékinois à face asiatique sont toujours fort en vogue. Le Loulou, intelligent et fin, reste le compagnon préféré de celles qui ne consacrent que quinze ou vingt louis à cet achat et ne peuvent s'offrir le Pékinois pure race à poil roux dont le prix varie de 1.500 à 2.000 francs. Quelques-unes acquièrent pour 700 francs quelque bâtard de Chine, Pékinois de lignée douteuse. Ce ne sont déjà plus des chiens de poche : ils font partie du luxe du mobilier.



Pour le footing, le bouledogue reniflant et bougon, qui montre, dans une face à bajoues, un front taté et des yeux égarés, l'emporte sur ces bêtes délicates.

Solide et jovial, il n'a pas l'attitude qu'il faut pour se blottir dans la poche à la mode, mais son aspect indolgent est recherché. Il n'est pas joli,

joli, mais il est mieux : c'est un bon gros. Et comme son prix demeure de ceux que l'on peut dire, on le voit à la promenade, suivant d'un trot essoufflé de fines Parisiennes au pas vif.

Les élégantes de jadis n'eussent point supporté sa présence, et nous voilà loin des levrettes à pale-tot, chères aux contemporaines de l'impératrice Eugénie, loin des « bichons » et des épagneuls dont la race se perd.

Démodé, lui aussi, l'infortuné caniche n'a plus d'autre ressource que de tendre la sèbile dans les quartiers lointains où les orgues de Barbarie pleurent, sur des rythmes brisés, le *Beau Danube Bleu* ou la *Valse des Roses*...

Déjà, nous ne voyons plus guère que sur les toiles des maîtres les grands colleys d'Ecosse accompagnant, dans le parc automnal, quelque romanesque Clara d'Ellébouse aux yeux tendres sous un vaste chapeau à brides dénouées, ou, couchés aux pieds de jeunes femmes songeuses, les beaux lévriers blancs.

Ce nonchalant n'est plus de mode. Les longs chiens gracieux et souples ont fait place aux poli-



ciers, aux bergers, aux chiens loups, d'une beauté robuste et d'une intelligence vive.

Ce ne sont pas là, précisément, des chiens de poche. D'un genre tout différent et d'une tout autre utilité, ils ne nuisent en rien au succès du Loulou ou du Papillon.

L'impôt nouveau n'en restreindra pas la vogue, puisque — hélas ! — la taxe sera la même pour les bêtes de luxe et pour l'humble roquet. Celui-ci, cependant, ne participe pas à l'élégance de son maître, il est moins un objet d'ostentation que d'affection... Mais c'est là une considération toute sentimentale qui ne saurait, en l'espèce, être admise...

Et nos gouvernants ont voulu nous prouver, sans doute, que notre temps n'est pas, quoi qu'on en pense, un temps de chiens !

Huguette Garnier.

Correspondance

Martine. — Non, ne mettez pas de porte-manteaux dans la salle à manger si vous pouvez faire autrement ; leur place est dans l'antichambre.

Louise S. — Comme Crème de Beauté parfaite, je vous recommande la Crème Radiée Ramey, qui se vend en grand pot : 5 francs. En outre, à cause du radium qu'elle contient, c'est le régénérateur absolu de l'épiderme fatigué. L'adresse du fabricant est 58, rue Saint-Georges, Paris.

Mme X... — Mettez à infuser en même temps que votre camomille deux ou trois fleurs d'iris étoilé ; le goût d'amortissement disparaît complètement. Vous en trouverez chez tous les herboristes et pharmaciens. Ou encore, si vous n'infusez que de la camomille, mettez dans votre tasse une cuiller d'eau de fleurs d'oranger ; c'est exquis comme mélange.

Mme R. — Pour obtenir votre diplôme de Coupe, suivez les cours de Mme Piquot, 59, r. Rivoli, prof. aux E. prof. de Paris.

Marie. — Tant que l'engelure n'est pas constituée, contentez-vous de baigner vos mains et vos pieds dans une décoction tiède de feuilles de noyer additionnée de farine de moutarde.

Lily W. — L'eau pure provoque souvent des rougeurs. Additionnée de Poudre Hygiénique Dalyb, elle devient une eau de toilette idéale. Indispensable pour la toilette intime. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, service L, 20, rue Godot-de-Mauroy.



MODES ET CHIFFONS

Les ventes de charité font fureur en ce moment : Groupement des œuvres de bienfaisance, Orphelinat des Arts, vestiaire de ceci ou de cela, etc., etc. ; les femmes font assaut d'élégance discrète pour tenir leur comptoir ou seulement pour y venir faire leurs achats. On trouve des objets de première nécessité : épicerie, papeterie, parfumerie, etc. ; on trouve aussi des blouses et des chapeaux ; on trouve des meubles anciens et des tableaux de prix ; on trouve même des chiens et... des lionceaux. Tout se vend, tout s'achète, et les enchères montent pour le plaisir des vendeuses et la joie de ceux à qui cet argent apporte un peu d'aide et de secours.

Un objet qui fait un bon prix dans toutes les ventes, c'est le collier de perles !... Non pas en perles d'Orient — celles-là sont reléguées dans les écrins et les coffres — mais des colliers en perles de verre copiés sur des rubans dont ils ont la souplesse et qui sont composés avec infiniment de goût. Ces colliers se vendent de vingt à cinquante francs, et il faut avouer qu'ils font de très jolis ornements de corsage, et à cause de cela tentent volontiers les acheteuses.

Les perles sont très employées dans la toilette. On en fait de discrètes broderies sur les robes de laine, de velours ou de soie ; on en rehausse les sacs à main, à moins qu'on ne fasse ceux-ci entièrement en perles. Les perles de bois se mélangent très heureusement aux broderies de laine et dans un genre plus grossier et plus rustique font d'amusantes parures d'enfants. Une note un peu tranchante, disons le mot : un peu excentrique, qui nous choquerait sur une robe de femme, se supporte et même se fait admirer sur un vêtement d'enfant. Nos filles ont maintenant leurs grands couturiers tout comme leurs mamans, car plusieurs maisons réputées se mettent les unes après les autres à faire des robes pour elles. On ne trouve guère que dans les bonnes maisons des choses vraiment simples.

Les vêtements d'enfant peuvent avoir quelque recherche dans un détail de broderie, dans la couleur ; mais la forme doit rester aussi peu compliquée que possible. La ceinture qui coupe la ligne, la double-jupe qui raccourcit les jambes, alors que la jupe elle-même est déjà si courte, doivent être rejetées. La fantaisie des robes longues, genre Kate Greenaway, est complètement délaissée ; il nous faut habiller nos enfants de façon pratique, simple et peu encombrante : robe courte et culotte assortie. Le groupe de paletots d'enfant croqués sur la page suivante donnera satisfaction aux mamans qui demandent des formes et des idées de vêtements chauds, commodes et faciles à faire. Presque tous sont coupés de forme cloche — la ligne droite que nous adoptons pour nous habillant beaucoup moins bien les enfants que les manteaux à godets assez amples. De plus en plus, on assortit, et comme couleur et comme tissu, le chapeau au manteau. Une fois le bonichon ôté, les petites filles nous apparaissent coiffées avec les cheveux plats coupés court et noués d'un énorme nœud papillon noir ou brun. Quelques petites filles se promènent même au Bois ainsi coiffées et tête nue. On peut trouver cela, en cette saison, un peu excessif !

Le cuir est cher et rare, peut-être porterons-nous des galoches ?... On en parle, on n'en voit point. Mais les grandes bottes sont moins à la mode et les bottines ont souvent des tiges de drap ou de covercoat. On porte surtout beaucoup de sonliers, ce n'est pas très pratique peut-être quand il pleut et qu'il fait froid, mais si c'est une raison d'économie il faut encourager cette tendance !... Pour la maison, on fait d'adorables pantoufles de velours, de tricot de soie, de broché ou de gros drap ; elles sont charmantes, et peut-être allons-nous nous mettre à broder comme faisaient nos arrière-grands-mères ?

Jeanne Farmant.

POUR LA BEAUTE

Pour conserver sa beauté, il faut, tous les jours, se soigner le visage et ne se servir que de produits réputés. De ce nombre est la Crème Simon, grande marque française, produit unique pour tous ces soins. Elle affine, blanchit et veloute délicieusement la peau qui prend une fraîcheur exquise. L'on se sert en même temps de la Poudre de riz Simon et du Savon Simon, l'indispensable complément de ce précieux talisman.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Robe-manteau, en velours de laine prune, à col d'hermine. — 2. Tunique de mousseline gris perle ourlée de mousseline fumée. Jupe de velours fumée. — 3. Chapeau de peluche noire, cerclé d'un bandeau soutaché. — 4. Toque de velours noir garnie d'une pointe brodée d'or et de chenille turquoise. — 5. Manteau et toque de velours châtaigne. — 6. Manteau de drap gris brodé bleu. — 7. Rotonde et bonnet de bure soutachée. — 8. Robe de drap gris acier. — 9. Robe et toque de velours châtaigne. — 10. Robe de velours bleu brodé de perles. — 11. Grands objets élégants pour vente de charité.

Conseil général de la Seine

L'INSECURITE DE LA BANLIEUE PARISIENNE

Au cours de la séance publique que le Conseil général a tenue hier, M. Poisson a attiré l'attention du préfet de police sur la recrudescence de la criminalité dans la banlieue parisienne. Quelles mesures va-t-on prendre pour assurer la sécurité à ces populations ?

Le préfet de police, après avoir fait remarquer à l'orateur qu'il est préférable que cette question ne vint pas à la tribune, a déclaré que l'insécurité dont parlait M. Poisson n'existait pas. Il y a peu de délits en banlieue, et l'ordre n'a cessé d'être maintenu, grâce à l'effectif de la police des communes, généralement suffisant.

M. Vendria a fait émettre un vœu pour qu'une censure plus sévère soit exercée sur les films des cinémas.

En fin de séance, l'assemblée a adopté un projet de délibération pour qu'à partir du 1^{er} janvier 1917, et jusqu'à la libération des prisonniers faits pendant la guerre actuelle, la section des prisonniers de guerre de l'Office départemental envoie régulièrement chaque mois, à chacun des prisonniers relevant des communes, un colis de vivres et de vêtements d'un prix de revient minimum de 10 francs.

Un crédit de 500.000 francs a été ouvert au budget départemental pour permettre au département de faire face aux charges qui lui incombent pendant le premier semestre de 1917.

Prochaine séance mercredi prochain. — M. E.

FAITS DIVERS

La neige meurtrière. — ISSOIRE. — Mme veuve Lagarde, âgée de quatre-vingt-deux ans, qui était allée faire paître son troupeau au village de Balzac, commune de Saint-Géron, n'a pas reparu à son domicile. On suppose qu'elle est tombée dans un ravin où la neige l'aura enseveli.

Un exemple salubre. — MOULINS. — M. Maestracci, préfet de l'Ailier, président du Comité départemental de répartition des sucres, a décidé de supprimer jusqu'à nouvel avis toute attribution de sucre à un négociant en gros de Moulin qui subordonnait l'achat d'une autre marchandise, comme le café, à toute livraison de sucre.

Double suicide. — ANGOULÊME. — Les époux Vernet, dont le mari est un des associés de la banque Debrousse et Chayeroche, à Cognac, se sont suicidés hier, dans leur chambre, en se tirant deux coups de revolver.

Dans une lettre écrite avant de se donner la mort, Vernet déclare que son suicide a pour cause la déconfiture de sa banque, dont le déficit serait de 500.000 francs.

La Bourse de Paris
DU 13 DECEMBRE 1916

La publication du remaniement ministériel, pas plus que les propositions de paix de l'Allemagne, n'a modifié d'une façon bien appréciable les tendances du marché, qui reste calme et soutenu aux environs de la clôture de la veille. Tracé nos rentes, le 3 0/0 s'inscrit à 61,10, le 5 0/0 à 88,10 contre 88,05 précédemment. Aux fonds étrangers, l'Extérieure finit de 101,20 à 100,70 ; Russes irréguliers.

Peu ou pas de transactions dans le groupe des établissements de crédit.

Les grands Chemins français se traitent : l'Orléans à 1.420, le P.-L.-M. à 950. Lignes espagnoles sans beaucoup d'affaires.

Résistance des cuprifères, du Rio à 1.770.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 14 DECEMBRE 1916

47

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

QUATRIEME PARTIE

CHAPITRE II

Chacun savait tenir sa langue, voire la vieille garde-malade, « celle qui avait vu 70 » et qui croyait avoir tout vu, voire le petit Davignon, qui se rendait utile le mieux possible, et, sur le conseil de Mmes de Saint-Priest, ne refusait aux soldats du poste ou aux officiers du château aucun des services, commissions ou corvées qu'ils lui demandaient.

— Du reste pas méchamment, affirmait le jeune garçon.

Personne ne devait aggraver la situation, déjà si triste, en risquant quelque représaille.

— Puis, ces hommes, ils sont aussi malheureux que les nôtres, faisait Honorine; je les entends braire, comme des ânes, chaque fois qu'il faut quitter la Marfée... ils savent bien où ils s'en vont!

— Et nous, nous savons ce qu'ils ont fait, répondait la mère Brisquet; si ce n'est pas ceux-là qui ont brûlé par ici, ils brûleront ailleurs...

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

En banque, les industrielles russes regagnent quelques fractions.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 116 ; Amsterdam, 238 ; Pétersbourg, 169 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 84 1/2 ; Barcelone, 621.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 146 ; cuivre liv. 3 mois, 140 ; électrolytique, 166 ; étain comptant, 184 3/4 ; étain liv. 3 mois, 186 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 57 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 3/8.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 8 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^o, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année, 67, rue Rambuteau, Téléph.

LE PIRE
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE
Le plus joli, le plus amusant des albums illustrés.
Luxeusement imprimé en cinq couleurs sur papier anglé.
Très belle reliure.
PRIX FRANCO : CINQ FRANCS



Précédemment paru :
L'ENFANCE DE BÉCASSINE
qui raconte les premières années de l'héroïne.
Prix franco relié 5 francs.
Francs contre mandat-poste HENRI GAUTHIER éditeur
55, Quai des Grands Augustins, Paris

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d' « Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Le « REGYL » guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires PIEVET, 53, r. Réaumur

La boîte 5 fr. c. mand.

— Oui, nous savons ce qu'ils ont fait ! répétait le petit Davignon, qui devenait tout blanc.

— Je pense à Donchery, disait la vieille.

— Je pense à Noyers, faisait l'adolescent.

Généralement, Perraud ajoutait :

— Il faut regagner tout ça, jusqu'au jour du règlement !

On n'était qu'à la fin du cinquième mois de guerre.

Cinq mois, sans rien savoir de certain, sans même pouvoir étayer une probabilité.

On entendait le canon.

On se battait sans trêve.

A certains moments, Sedan regorgeait de blessés allemands.

Les blessés français n'y étaient plus soignés que par des infirmières allemandes.

On ne voulait pas d'indiscrétions.

Le hasard seul pouvait permettre un renseignement.

Et le hasard se manifestait de plus en plus rarement.

Chaque heure était une heure d'attente ; chaque mouvement de troupes apportait un espoir.

Quand ils placardaient une nouvelle affiche comminatoire, quand ils commettaient de nouvelles exactions, quand, au milieu d'une nuit, ils frappaient à coups de crosses dans les portes des maisons, pour se rendre compte qu'on obéissait à la consigne de les laisser toujours ouvertes, dans les moindres détails, enfin, susceptibles de marquer la vie journalière, on reconnaissait, on voulait reconnaître la rage de leur déception.

— Ils se vengent sur nous, disait-on.

Et on allait jusqu'à croire :

— Un beau jour en s'éveillant, on n'en trouvera plus... ils auront filé devant nos troupes.

Le cinquième mois...

Pauvres pays envahis !

Le concubinage matinal fut interrompu à la cui-

sine par l'entrée d'un feldwebel qui parlait à moitié français :

— Monsieur Perraud, fite ! fite ! au cloge te l'orme !

Le garde eut un petit sursaut :

— Fite ! fite ! au cloge l'orme ! répéta-t-il ; et pourquoi faire ?

— Ce soir, zonner, messe te minuit !

— Ce soir, zonner messe te minuit !

Perraud riait comme le feldwebel quand il se mettait à lui donner une leçon d'allemand.

Celui-ci fronça ses sourcils blonds, pour répondre :

— Au choult'hui bas blaisanterie... Moi brisson, si che beux bas vaire zonner messe te minuit, cloge te l'orme !

— Eh bien ! voyons, monsieur le sergent-major, vous savez ce qui manque à cette cloche-là ?

— Nein !

— Vous ne savez pas ?

— Nicht savoir !

— C'est vrai ; vous avez défilé, ici, au moins à une quinzaine, depuis qu'on a voulu la faire sonner une première fois... Il n'y a plus de battant.

— Blus te padant ?

— Nein !

— Nicht comprendre.

— Vous savez bien... le machin du milieu ?

— Machin tu milieu ?

— Qui fait din-din ! Intervint le petit Davignon, jubillant intérieurement.

— Qui fait tin-tin !

Le pauvre sous-officier, concentrant si visiblement de tels efforts pour saisir, que le garde, le gamin, les deux vieilles femmes, éclatèrent de rire.

Mais voilà qu'une voix impérative, gutturale, emportée, troubla le rassemblement.

Un jeune lieutenant, la badine à la main, surgissait sur le seuil.

Il fit siffler le jonc très mince, accompagnant

LE CHOMAGE A PARIS

EN OCTOBRE 1914,
IL Y AVAIT, À PARIS,
294.000 CHÔMEURS

EN OCTOBRE 1915,
LE NOMBRE DES CHÔMEURS
N'ÉTAIT PLUS QUE DE **100.743**

LA SOMME
DÉBOURSEE
TOUS LES 16 JOURS.
PAR LA VILLE,
TOMBAIT
À **1.800.000 Fr.**

EN SEPTEMBRE 1916,
IL N'Y A DÉJÀ PLUS
QUE **48.000 CHÔMEURS**

EN
OCTOBRE
1914,
LA VILLE
LEUR VERSAIT
TOUS LES 16 JOURS,
4.700.000 Fr.

Lorsque éclata la guerre, la vie industrielle du pays fut complètement arrêtée. L'Etat institua alors l'allocation de chômage, sans quoi tous les foyers eussent connu la misère.

Rien que dans la capitale, le chiffre des 294,000 chômeurs — dont 135,000 femmes — montre la gravité d'une telle situation. Il fallait que tous les seize jours une somme de plus de quatre millions et demi leur fût distribuée.

Mais, sitôt manifesté le timide réveil de notre activité économique, les délégués du ministère du Travail se mirent résolument à l'œuvre, avec un zèle et une activité qui ne connurent pas le découragement. Grâce à leur contrôle vigilant, grâce à l'aide que leur apportèrent les inspecteurs de l'Assistance Publique, non moins dévoués, les chômeurs furent visités à domicile ; graduellement, on leur trouva une occupation et un salaire. En un an, leur nombre était diminué de plus de moitié, et la saignée imposée aux finances de la Ville était réduite d'autant !

C'était trop encore. On intensifia le contrôle et, magiquement, des usines se créaient ! Le travail, les affaires reprenaient — si bien qu'en septembre 1916 8,000 hommes et 40,000 femmes seulement touchaient à Paris l'allocation de la municipalité.

Dans la périphérie suburbaine, il en était le même, et, actuellement, le nombre des chômeurs est insignifiant, à côté des 9,000 de janvier 1916, qui eux, pourtant, ne comptaient guère auprès des 54,000 de janvier 1915.

LA VILLE
NE DÉBOURSE PLUS
QUE
945.000 Fr.
TOUS LES 16 JOURS